



ArtDo

By experiencing the journey of art

Awake your mind to the openness of life



Jonathan Borofsky : Man walking to the sky

www.artdo.be

+ 32 475 714 120

Fondation privée : 0769.253.847

info@artdo.be

Du SEMINAIRE D'ÉTÉ 2022 à Lekkerkerk (N) aux matrices fondatrices de nos activités futures



« PROCESSUS DE (DÉ)- SYMBOLISATION

DE CE QUI SE DONNE ET
S'EST DONNÉ DU RÉEL

EN VUE DE CRÉER UNE RÉALITÉ IMAGINAIRE

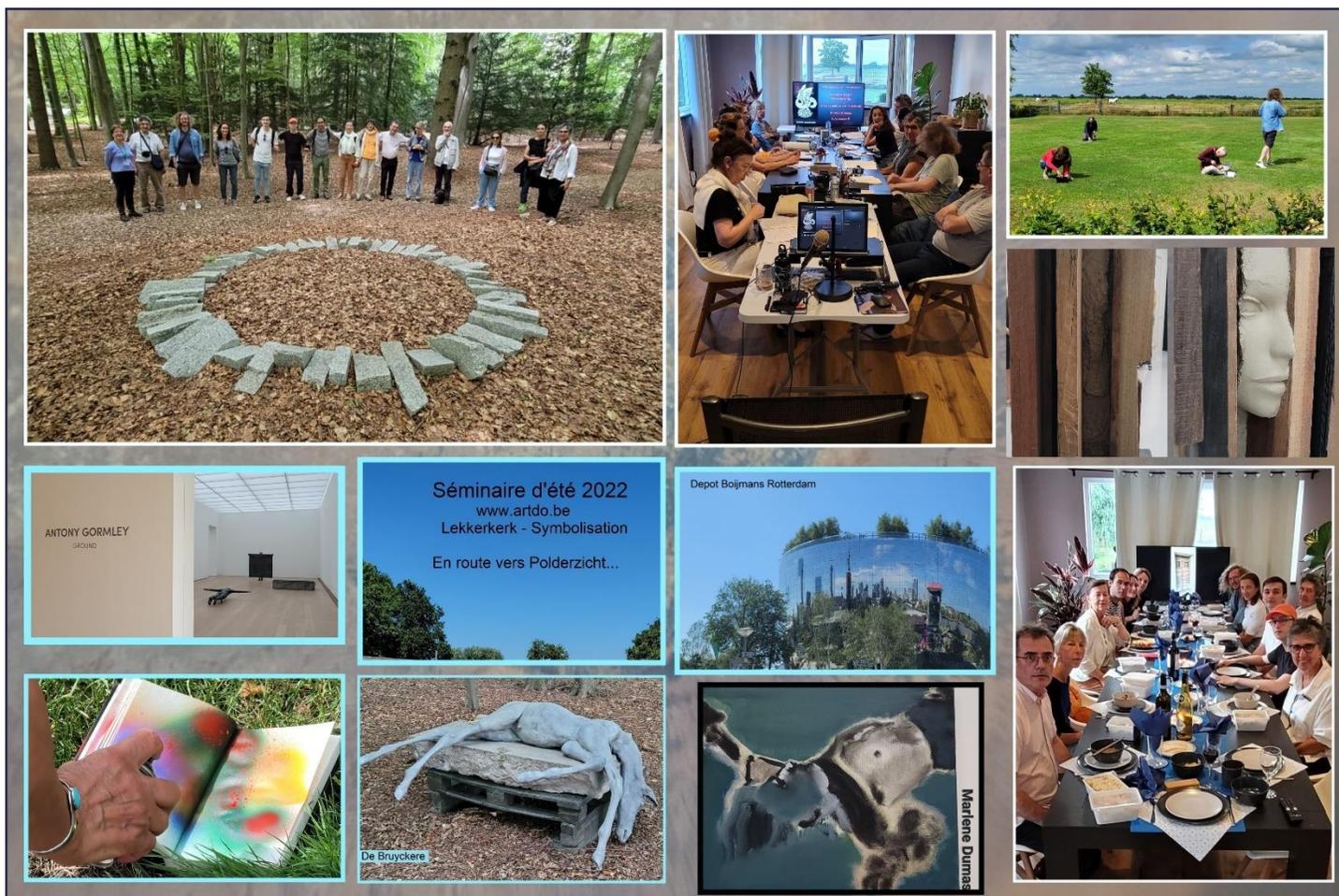
EN MARGE DU POSSIBLE

À L'IM-POSSIBLE »

Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Artiste : M.C. ESCHER

3

En remerciant Lisbeth, Stéphane, Luis, Bernadette, Athanase, Claude, Jean-Frédéric, Isabelle, Estelle, Felix, Yamina, Marie-José, Damien, Véronique, Bogdan pour leur présence...



Jean-Jacques Wunenburger nous rappelle que « le projet durandien dépassait les premières avancées inédites dans une philosophie de l'imaginaire en déployant que

1) *l'imagination mobilisait la totalité de l'homme, ses structures comportementales remontant jusqu'aux réflexes et schèmes moteurs, ses potentialités linguistiques de langage indirect, analogique et symbolique, incluant des archétypes, ses capacités psychiques de s'approprier de manière créatrice les grands récits culturels (religieux ou politiques, entre autres), bref que l'imagination relevait d'un « trajet anthropologique » du bas en haut, du corps à l'esprit et réciproquement;*

2) *l'imagination, loin d'être réduite à des associations d'images secondes, tenues toujours pour inférieures au percept et au concept, disposait de formes et de forces propres: elle produit des symboles et des mythes selon des structures typiques, plurielles et universelles, et dispose d'une force dynamique de transformation permanente des thèmes et motifs imagés. Les œuvres de l'imagination humaine, certes toujours exposée à des pathologies, individuelles et collectives, constituent l'imaginaire, entendu au sens fort, comme un langage contraignant et invariant et comme une force psychique, au service d'une créativité libre d'images, mais réglée par des invariants. »*

Au fil des années, mieux comprendre la complexité que tisse l'humain au sein d'un espace-temps qui devient "monde" me semble de plus en plus essentiel.

Le réel - la somme des choses qui se donne en chair et en os ou virtuellement - demeure paradoxalement une donation qui s'irréalise peu ou prou, car chacun d'entre nous perçoit "ce réel" différemment, construisant une réalité qui lui est propre, émaillée d'images, de symboles, de forces issus de son imaginaire. Nous la partageons inlassablement afin de nous rassurer qu'elle est bien la plus *réelle* possible, car, nous disons-nous, plus les gens confirment que cette perception est aussi la leur, plus la perception doit être réelle, à savoir vraie.

Qu'en est-il vraiment ?

Nous oublions très rapidement ce hiatus entre ce que j'appelle "le réel" et "une réalité", deux entités que nous confondons dès lors la plupart du temps et dont nous n'interrogeons que sporadiquement l'essence.

Il nous faut questionner les processus de perception, l'imaginaire et découvrir, de surcroît, les fondements et enjeux de la symbolisation.

Comment proposer un séminaire qui questionne l'imaginaire de chacun ? Mon choix fut de conjuguer une **partie théorique** où nous partagerions principalement la vision de Gibert Durand, une **dimension expérientielle intime** où chacune et chacun pourrait investir un petit carnet anodin à la mesure de son propre imaginaire et pouvoir de symbolisation, pour chacun identique au départ et enfin une **aventure esthétique** en découvrant d'une part le projet audacieux de Joop N.A. van Caldenborgh qui se concrétisa dans son parc privé de sculptures et le musée Voorlinden <https://www.voorlinden.nl/> présentant la rétrospective de « Sir Antony Gormley » et d'autre part celui de la ville de Rotterdam qui, en fermant pour restauration le musée Boijmans, inventa l'idée géniale et démesurée d'un « depot ». <https://www.boijmans.nl/depot> Après maintes recherches infructueuses, je pus enfin trouver à Lekkerkerk notre lieu de travail : *Polderzicht*, à l'écart du brouhaha mondain, niché dans les Polders. <https://bbpolderzicht.nl/> La structure était en place, il restait à l'éprouver, à la vivre, à l'exister.

La première partie, se répartissant sur le dimanche soir et lundi, mardi, mercredi de 10h30 à 22h15, fut ressentie comme ardue, du moins le premier jour.

Avant de nous lancer dans une lecture approfondie du livre, je me devais de jeter les bases et définitions plus précises du sujet abordé et, dès les premiers instants, permettre d'habiter le carnet, de se l'approprier au-delà de toute intentionnalité.

Il me semblait tout aussi essentiel d'associer dans ce séminaire le texte et l'image en choisissant pour chaque assertion cognitive / sémantique une œuvre d'art signifiante sémiologiquement.

PROCESSUS DE (DÉ)- SYMBOLISATION DE CE QUI SE DONNE ET S'EST DONNÉ DU RÉEL
EN VUE DE CRÉER UNE RÉALITÉ IMAGINAIRE EN MARGE DU POSSIBLE



Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Artiste : M.C. ESCHER

6

LE SYMBOLE

N'EST PAS DU DOMAINE DE LA SÉMOLOGIE,
MAIS DU RESSORT D'UNE SÉMANTIQUE SPÉCIALE,
C'EST-À-DIRE QU'IL POSSÈDE PLUS QU'UN SENS
ARTIFICIELLEMENT DONNÉ,
MAIS DÉTIENT UN ESSENTIEL ET SPONTANÉ POUVOIR
DE RETENTISSEMENT.

G.DURAND

PROCESSUS DE (DÉ)- SYMBOLISATION DE CE QUI SE DONNE ET S'EST DONNÉ DU RÉEL
EN VUE DE CRÉER UNE RÉALITÉ IMAGINAIRE EN MARGE DU POSSIBLE



Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Artiste : M.C. ESCHER

10

L'INTUITION EST UNE CONNAISSANCE SOUDAINE, TOTALE,
QUI PEUT ÊTRE ASSIMILÉE À UNE CERTAINE FORME DE VISION
SPIRITUELLE PERMETTANT D'EMBRASSER UNE VISION DU TOUT D'UN
SEUL COUP D'OEIL.

LE TERME PROVIENT DU LATIN INTUITIO, FORMÉ DE IN (DANS,
DEDANS), ET TUEOR (AVOIR LES YEUX SUR, REGARDER).

L'INTUITION CONSISTE À REGARDER À L'INTÉRIEUR DES CHOSES, À
REMONTER À LEUR PRINCIPE, À PÉNÉTRER LEUR PROFONDEUR.

LA SYNTHÈSE EST VÉRITABLEMENT L'ART DE POSER (THÉSIS) ENSEMBLE
(SUN), DE RELIER TOUTS LES ÉLÉMENTS DANS UNE VISION GLOBALE.

CHRISTOPHE GENTY, NOMBRE, SYMBOLE, IDÉE

Pour le moins paradoxal et des plus questionnant, que le symbole **ne relève pas** du domaine de la sémiologie, c'est-à-dire de l'étude des signes. Radical comme point de vue. Le symbole ne serait donc non seulement en aucune manière « un signe », quelque chose qui renvoie vers..., mais de plus appartiendrait à une sémantique spéciale, à un sens qui active ou peut activer une répercussion, un écho.

Dans le sillage de mon maître et ami (dans le sens aristotélien de *l'Ethique*) le Pr. Henri Maldiney, au cœur de toute démarche, projet, cheminement se révèle la nécessité de méditer notre relation à la pensée et, dès lors, les sources et souffles de notre capacité de discerner et de nous situer.

S'étonner de ce qui est dit, questionner ces affirmations tout en questionnant le « où » d'où ce questionnement se donne !

PROCESSUS DE (DÉ)- SYMBOLISATION DE CE QUI SE DONNE ET S'EST DONNÉ DU RÉEL EN VUE DE CRÉER UNE RÉALITÉ IMAGINAIRE EN MARGE DU POSSIBLE



PENSER,
C'EST S'ATTARDER SUR LES CONDITIONS DE CE QU'ON VIT ;
S'ATTARDER AU SITE QUE NOUS HABITONS.

LA PHILOSOPHIE DOIT SE PRONONCER SUR CE QUI CONSTITUE
EN DERNIER RESSORT
LA PHÉNOMÉNALITÉ DES PHÉNOMÈNES

REINER SHÜRMANN, HÉGÉMONIES BRISÉES

Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Artiste : Igor Mitoraj

12

PROCESSUS DE (DÉ)- SYMBOLISATION DE CE QUI SE DONNE ET S'EST DONNÉ DU RÉEL EN VUE DE CRÉER UNE RÉALITÉ IMAGINAIRE EN MARGE DU POSSIBLE



Martin HEIDEGGER – 1968 –p.288

La fin de la philosophie et la tâche de la pensée Q.IV

Cette pensée, fût-elle seulement possible, demeure bien peu, car sa tâche n'a que le caractère d'une préparation et nullement d'une fondation.

Il lui suffit de provoquer l'éveil d'une disponibilité de l'homme pour un possible dont le contour demeure obscur et l'avènement incertain.

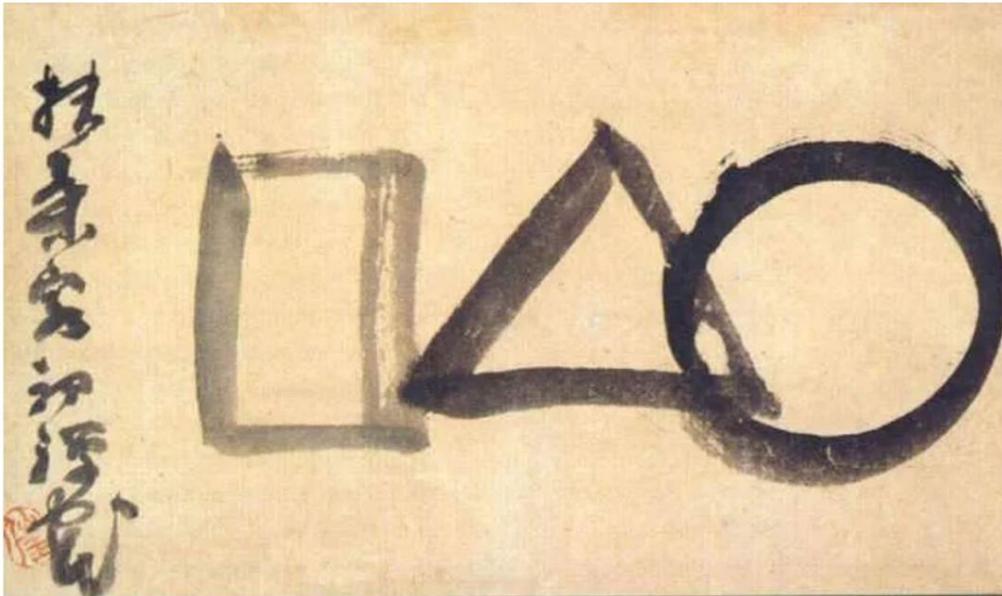
Ce qui demeure pour la pensée, gardé en réserve, savoir s'y engager, voilà ce que la pensée doit d'abord apprendre : en tel apprentissage elle prépare sa propre transformation.

Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be ROME

13

« Provoquer l'éveil d'une disponibilité de l'homme pour un possible dont le contour demeure obscur et l'avènement incertain », ne serait-ce pas une nécessité pour que le petit animal parlant que nous sommes s'humanise ? N'est-ce pas de surcroît une nécessité en ces temps troublés ?

L'expérience clinique et celle de la vie m'ont permis d'avancer l'hypothèse que connaître, modifier sa conscience, prendre conscience de cette modification demeurent « lettres mortes » sans l'éveil qui, seul, non seulement transforme notre être mais l'ouvre à la pulsation de la décision et de l'action.



Cercle, Triangle et Carré, de Sengai (1750-1837)

Evariste Richer : *Ce dessin (ci-dessus) a souvent été défini comme une représentation de l'univers. Pour ma part, j'y vois un geste qui condense l'essence du monde. Il me fait penser aux solides de Platon ou aux polyèdres de Kepler. Il est comme une série de lentilles qui permettent d'observer le cosmos, un peu comme si Sengai avait dessiné de façon prémonitoire les lentilles du télescope Hubble. Comme tout œuvre d'art, ce dessin nous sert à comprendre l'univers, à essayer d'en définir ses limites, ou plutôt de ramener ces limites vers nous, à notre échelle, pour pouvoir en comprendre la mécanique complexe.*

Il n'est évidemment aucun protocole, aucune procédure à suivre – monnayable – qui inaugure cet éveil.

Ce que recoupe le terme lui-même d'« éveil » demeure flou, ambigu et non définissable.

Si nous suivons Ernst Cassirer pour qui « toute expérience vécue... est un être-saisi bien plus qu'un saisir », nous devrions accorder plus de temps à la réceptivité, à demeurer passible du monde au lieu de le juger, l'interpréter, de sans cesse formater et être formaté.

Laisser simplement ce dessin ci-contre de Sengai se donner, sans plus.

Les objets ne seraient-ils que des réseaux de gestes ? Sans prendre position, méditons simplement l'idée d'accorder une importance existentielle au geste en le reliant à une symbolisation déterminante :

G. DURAND : « STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE »



- L'OBJET SYMBOLIQUE EST SOUVENT SOUMIS À DES RENVERSEMENTS DE SENS, OU TOUT AU MOINS À DES REDOUBLEMENTS QUI ABOUTISSENT À DES PROCESSUS DE DOUBLE NÉGATION.
- CHAQUE GESTE APPELÉ À LA FOIS UNE MATIÈRE ET UNE TECHNIQUE, SUSCITE UN MATÉRIAU IMAGINAIRE ET, SINON UN OUTIL, DU MOINS UN USTENSILE :

1. LE **PREMIER GESTE**, LA **DOMINANTE POSTURALE**, EXIGE LES MATIÈRES LUMINEUSES, VISUELLES ET LES TECHNIQUES DE SÉPARATION, DE PURIFICATION DONT LES ARMES, LES FLÈCHES, LES GLAIVES SONT LES FRÉQUENTS SYMBOLES.
2. LE **SECOND GESTE**, LIÉ À LA **DESCENTE DIGESTIVE**, APPELÉ LES MATIÈRES DE LA PROFONDEUR: L'EAU OU LA TERRE CAVERNEUSE, SUSCITE LES USTENSILES CONTENANTS, LES COUPES ET LES COFFRES, ET INCLINE AUX RÊVERIES TECHNIQUES DU BREUVAGE OU DE L'ALIMENT.
3. ENFIN LES **GESTES RYTHMIQUES**, DONT LA SEXUALITÉ EST LE MODÈLE NATUREL ACCOMPLI, SE PROJETENT SUR LES RYTHMES SAISONNIERS ET LEUR CORTÈGE ASTRAL EN ANNEXANT TOUS LES SUBSTITUTS TECHNIQUES DU CYCLE: LA ROUE COMME LE ROUET, LA BARATTE COMME LE BRIQUET, ET FINALEMENT SURDÉTERMINENT TOUT FROTTEMENT TECHNOLOGIQUE PAR LA RYTHMIQUE SEXUELLE.

Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Artiste : Neri OXMAN, *Vespers*

26

Avant de déployer sa recherche, Durand précise enfin qu'il y a

G. DURAND : « STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE »



DEUX RÉGIMES DU SYMBOLISME,

- L'UN DIURNE ET
- L'AUTRE NOCTURNE

et qu'

UNE EXTRÊME CONFUSION RÈGNE DANS LA TROP RICHE TERMINOLOGIE DE L'IMAGINAIRE:

- SIGNES, IMAGES, SYMBOLES, ALLÉGORIES, EMBLÈMES,
- ARCHÉTYPES, SCHÉMAS, SCHÈMES, ILLUSTRATIONS,
- REPRÉSENTATIONS SCHÉMATIQUES,
- DIAGRAMMES ET SYNOPSIS (synesthésie qui met en association deux domaines de sensation différents : le son et les couleurs.) :

Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Artiste : Peter Doig

27

Nous ne pouvons qu'abonder en son sens. Nous utilisons à l'envi ces termes sans pour autant pouvoir en distinguer les nuances. Espérons que le travail durandien et notre séminaire lèvent quelques voiles.

Jacques Lacan

POINTS

Dans la schize entre regard et vision, le regard symbolise le manque central de la castration : un objet (a) réduit à une fonction punctiforme, évanescence] *Le séminaire, Tome 11*



Juignet Patrick. Lacan, le symbolique et le signifiant. *Philosophie, science et société*. 2015. <https://philosciences.com/139>.

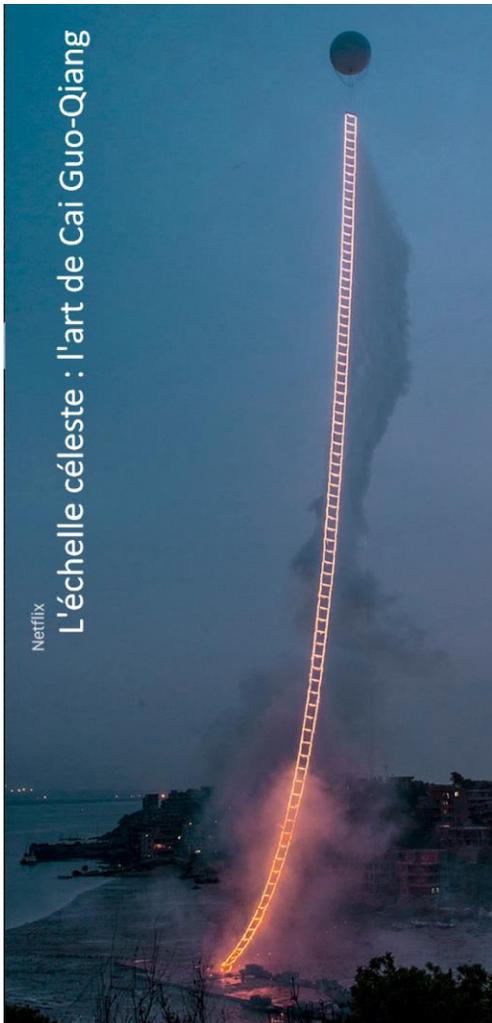
Vers 1950, Jacques Lacan s'intéresse aux travaux de Heidegger sur la parole et en adopte certains points de vue. Il se rend à Fribourg en 1955 pour rencontrer le philosophe et traduit de l'allemand le texte intitulé Logos. C'est un commentaire du fragment 50 de l'œuvre d'Héraclite dans lequel on peut comprendre qu'il est question « d'écouter le logos », plutôt que celui qui parle. Le terme de logos peut être traduit aussi bien par raison, que par parole mais, c'est ce dernier terme de "parole" qui est retenu par Heidegger. Il en fait un usage métaphysique : la parole dirait l'être. Cfr « Acheminement vers la parole : (Die Sprache).

Lacan remarque que les objets symboliques ne peuvent être simplement référés à un usage pratique. Mais le symbole n'est pas le symbolique... Le symbolique surgit lorsque l'on doit se prononcer, faire élection, s'engager, donner sa parole. Ces occasions permettent plus que d'autres de faire vivre cette dimension particulière. C'est une conception nouvelle du symbolique. Elle lui donne une autonomie, le rattache au langage et plus particulièrement à l'acte de parole. « Le symbole constitue la réalité humaine » et « l'homme parle... parce que le symbole l'a fait homme ». Le symbolique crée l'humain par opposition à l'animalité qui est entièrement engagée dans les processus imaginaires et la nécessité biologique... À partir de 1954, Lacan s'efforce de réinterpréter le symbolique par le signifiant. Comme on le sait, il s'inspire des travaux de Ferdinand de Saussure qui suggère de considérer la langue comme un système et propose une théorie du signe qui unit un concept à une image acoustique. Le concept est appelé signifié et l'image acoustique, signifiant... Lacan précise que le caractère sensible et la matérialité du signifiant ne doit pas

nous faire nous interroger. En effet, le signifiant est « l'être même »... Jacques Lacan a voulu intégrer l'idée d'un ordre symbolique à la psychanalyse et la relier à la nouvelle anthropologie qui s'est dessinée après Marcel Mauss et Claude Lévi-Strauss... En associant réel, symbolique et imaginaire, Jacques Lacan s'est déplacé sur un plan ontologique et la construction théorique bascule dans une généralité indéfendable, car l'ontologie concerne l'existence et la constitution du Monde. Ce dont il s'agit dans la psychanalyse n'est pas le Monde en général, mais le psychisme humain et les conduites humaines.

Au fil et dans l'écart d'un Lacan, notre méditation de l'être-humain en sa réalité ne peut faire l'économie de l'entrelacs réel, imaginaire, symbolique, mais notre souci phénoménologique (comprenant l'inapparent) nous invite de demeurer au plus près de ce qui se donne et de maintenir une oscillation sémiologico-sémantique partageable entre donation et interprétation, ce qui nous paraît quelquefois limite dans les déductions lacaniennes, comme celle de l'introduction du terme « castration » dans son assertion ci-dessus, et ce, tout en soulignant la pertinence du questionnement de cette schize entre ce qu'il nomme regard et vision.

Notre imaginaire n'élabore pas des images, des représentations mentales de manière sauvage, aléatoire ou accidentelle. Durand insiste sur l'importance du schème qui « *est une généralisation dynamique et affective de l'image, il constitue la factivité et la non-substantivité générale de l'imaginaire. Le schème s'apparente à ce que Piaget nomme le « symbole fonctionnel » et à ce que Bachelard appelle « symbole moteur». Il fait la jonction, non plus comme le voulait Kant, entre l'image et le concept, mais entre les gestes inconscients de la sensori-motricité, entre les dominantes réflexes et les représentations. Ce sont ces schèmes qui forment le squelette dynamique, le canevas fonctionnel de l'imagination. »*



Netflix
L'échelle céleste : l'art de Cai Guo-Qiang

G. DURAND : « STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE »

LE SCHÈME :

DES TRAJETS INCARNÉS DANS DES REPRÉSENTATIONS CONCRÈTES PRÉCISES:

AU GESTE POSTURAL CORRESPONDENT DEUX SCHÈMES: CELUI DE LA VERTICALISATION ASCENDANTE ET CELUI DE LA DIVISION TANT VISUELLE QUE MANUELLE,

AU GESTE DE L'AVALAGE CORRESPOND LE SCHÈME DE LA DESCENTE ET CELUI DU BLOTTISSEMENT DANS L'INTIMITÉ.

LES GESTES DIFFÉRENCIÉS EN SCHÈMES VONT AU CONTACT DE L'ENVIRONNEMENT NATUREL ET SOCIAL DÉTERMINER LES GRANDS ARCHÉTYPES, TELS À PEU PRÈS QUE JUNG LES A DÉFINIS.

LES ARCHÉTYPES CONSTITUENT LES SUBSTANTIFICATIONS DES SCHÈMES ET SONT SYNONYMES « D'IMAGE PRIMORDIALE », D'« ENGRAMME », D'« IMAGE ORIGINELLE », DE « PROTOTYPE ».

Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be

31

Ce n'est donc pas par hasard si **Cai Guo-Qiang** va consacrer temps et argent, remuer ciel et terre pour réaliser son projet fou et démesuré de créer une échelle céleste que gravit non pas un homme mais l'incandescence dans la nuit d'un petit village chinois où sa grand-mère, malade, fête son centenaire. N'y a-t-il pas exemple plus marquant qui illustre la proposition théorique de Durand ?

Comment comprendre cette motivation, cet engouement, cette ténacité si cette « échelle céleste » ne représentait en son essence / âme « une image originelle », « une image primordiale » où se jouent des enjeux essentiels à sa possibilité d'exister sa vie et, sinon conjurer du moins transcender, la chute, la mort

G. DURAND : « STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE »

L'ascension

repose sur le contrepoint négatif de la chute.

Gueule, gouffre, soleil noir, tombe, égout et labyrinthe sont les repoussoirs psychologiques et moraux qui mettent en évidence l'héroïsme de l'ascension. La caractéristique de toutes ces échelles c'est d'être célestes.

L'ascension constitue donc bien le « voyage en soi », le « voyage imaginaire le plus réel de tous » dont rêve la nostalgie innée de la verticalité pure, du désir d'évasion au lieu hyper, ou supra, céleste...

45 Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be



prochaine de sa grand-mère : l'ascension, le clair-obscur, le feu, l'eau, le ciel, la terre ? Tant le reportage présenté sur Netflix que le catalogue nous permettent de ressentir combien ce qui ne serait compris par d'aucuns que comme l'œuvre d'art d'un égo infatué participe en fait du mythe. Cela représente-t-il encore quelque chose, cela renvoie-t-il encore vers quelque chose ou, pour ceux qui l'ont vécu, y a-t-il eu évènement !

G. DURAND : « STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE »

NOUS ENTENDRONS PAR MYTHE

UN SYSTÈME DYNAMIQUE DE SYMBOLES, D'ARCHÉTYPES ET DE SCHÈMES, SYSTÈME DYNAMIQUE QUI, SOUS L'IMPULSION D'UN SCHÈME, TEND À SE COMPOSER EN RÉCIT.

LE MYTHE EST DÉJÀ UNE ESQUISSE DE RATIONALISATION PUISQU'IL UTILISE LE FIL DU DISCOURS, DANS LEQUEL LES SYMBOLES SE RÉSOLVENT EN MOTS ET LES ARCHÉTYPES EN IDÉES.

LE MYTHE EXPLICITE UN SCHÈME OU UN GROUPE DE SCHÈMES.

DE MÊME QUE L'ARCHÉTYPE PROMOUVAIT L'IDÉE ET QUE LE SYMBOLE ENGENDRAIT LE NOM, ON PEUT DIRE QUE

LE MYTHE PROMeut LA DOCTRINE RELIGIEUSE, LE SYSTÈME PHILOSOPHIQUE OU LE RÉCIT HISTORIQUE ET LÉGENDAIRE.

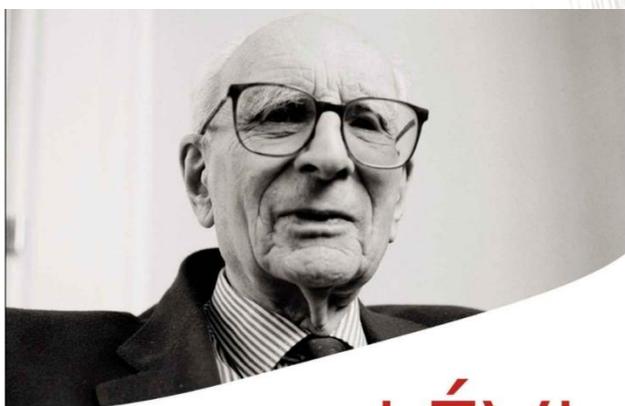
Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Biennale de Venise 2017 Hlart

32



Pourquoi telle œuvre d'art nous touche ? Quel est donc le site du coup de cœur ? Comment une croyance peut-elle s'inscrire en nous comme une réalité ? Comment naît un style ? Pourquoi s'attacher à telle forme, écouter sans cesse certaines notes de musique ? Qui organise en nous les codes, les grilles de lectures, les décodeurs du réel ? Sous quel régime s'opérationnalise notre symbolisation : diurne ? Nocturne ? et pourquoi ?, comment ?

Le mythomane n'est précisément pas celui qui crée, transmet, raconte un mythe ou l'entrelace à la réalité. Le mythomane invente une histoire qui ne relève pas du mythe. Il ne promet ni une « doctrine religieuse, ni un système philosophique, ni un récit historique et légendaire », mais se perd dans un simulacre qui se substitue pathétiquement à une néantitude. Il n'en va pas de même pour le mythe :



CLAUDE LÉVI-STRAUSS

**REGARDER
ÉCOUTER
LIRE**

« Le mythe et l'œuvre musicale apparaissent ainsi comme des chefs d'orchestre dont les auditeurs sont les silencieux exécutants »

PLON

« Mythe codé en sons au lieu de mots, l'œuvre musicale fournit une grille de déchiffrement, une matrice de rapports qui filtre et organise l'expérience vécue, se substitue à elle et procure l'illusion bienfaisante que des contradictions peuvent être surmontées et des difficultés résolues »

David LEDENT : « L'esthétique musicale de Lévi-Strauss interroge un lien entre le mythe et la musique, et dont la résolution est à chercher du côté du « symbolique »... Une phrase musicale est constituée d'une succession de sons comme une phrase d'une succession de mots. Ces successions sont dans les deux cas structurées et obéissent à des règles fixées par le système en usage. Cependant, la phrase linguistique donne théoriquement un signifié relativement stable et permet ainsi de communiquer des idées précises. Ce n'est pas le cas pour une phrase musicale qui n'a pas de signification définie, et dont la perception varie en fonction de multiples contingences. Aucun musicien n'est en mesure de donner la signification d'une phrase musicale quand cette même phrase contient un puissant pouvoir d'évocation. C'est confronté à de multiples problèmes méthodologiques que la sémiologie se propose d'interroger le sens du « langage musical », lequel est difficile à formaliser en une grammaire car il existe autant de langages musicaux que de groupes culturels et autant d'interprétations du sens musical que d'individus. Traiter le phénomène musical comme un phénomène linguistique ne permet de soulever qu'une partie du voile du mystère musical, ce dont Lévi-Strauss rend compte en comparant mythe et musique. Le mythe et la musique se signifient dans une temporalité... Ils n'expriment d'eux-mêmes aucun concept, ce pourquoi il est impossible de les traduire dans un autre langage. Car le mythe et la musique sont déjà des traductions, c'est-à-dire des « matrices d'intelligibilité » qui ont une origine symbolique. Les signes que mobilisent les mythes et la musique ne servent pas seulement à représenter mais à explorer l'inconnu pour l'interroger. À la fois intelligible et intraduisible dans un autre langage, une œuvre musicale peut donc être appréhendée comme un mythe à travers ses éléments différentiels.

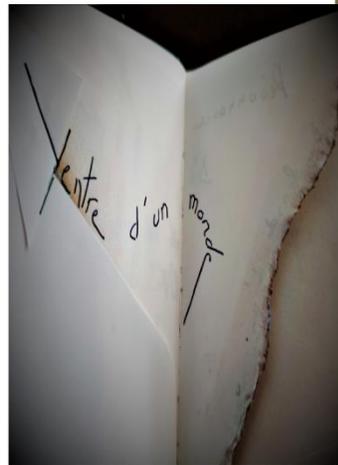


Le CARNET

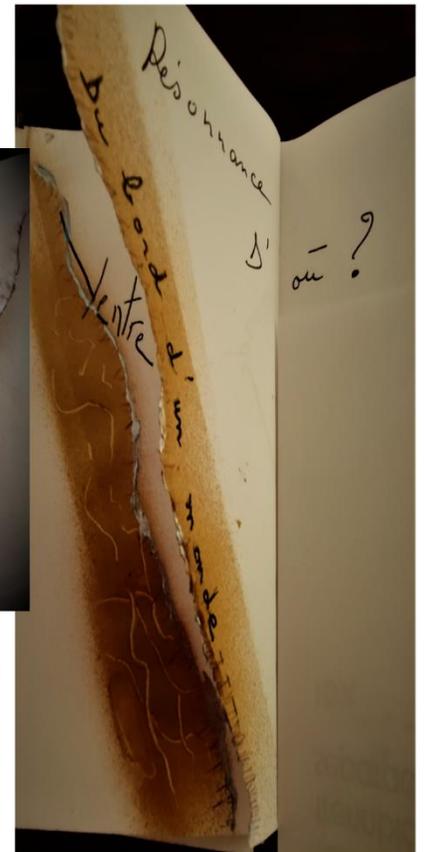


Depuis 2021, j'ai également compris l'importance de ne pas s'enliser dans la théorie et, ainsi, favoriser la passivité des participants qui se doivent de participer. C'est pourquoi, après avoir introduit l'encre, j'ai proposé cette année à l'aide de fusains et de bombes acrylique d'habiter un carnet - le même pour chacun - de ses sensations et vécus. Translater une expression écrite, cognitive en image... créer

Tout comme le précise Bernadette, un carnet qui devient intime, visité, symbolisé, lui permettant au moment où l'autre y appose une trace-déchirure de devoir ouvrir un dialogue pour accéder à la transformation de ses représentations mentales.



Confirmation par l'inattendu D'avant le soi, du soi au Soi, vers les clins d'œil de l'Être.



Inattendu, le ce qu'il devient, ce carnet. Nous sommes tous surpris du comment un objet anodin, identique pour chacun devient singulier, intime, personnel.



Un moment intense fut celui où chacune et chacun a pu découvrir le carnet de chacune et chacun et y écrire un adjectif.

G. DURAND : « STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE »



Le but suprême de l'alchimie serait bien
«d'engendrer la lumière»
 comme le dit Paracelse,
 ou mieux comme l'a vu profondément Eliade
**d'accélérer l'histoire et
 de maîtriser le temps.**

Au fur et à mesure que nous avançons dans le travail de Durand, nous prenons conscience de l'importance du
TEMPS.

VISAGE DU TEMPS : Le schème de l'animation accélérée qu'est l'agitation fourmillante, grouillante ou chaotique, semble être une projection assimilatrice de l'angoisse devant le changement...

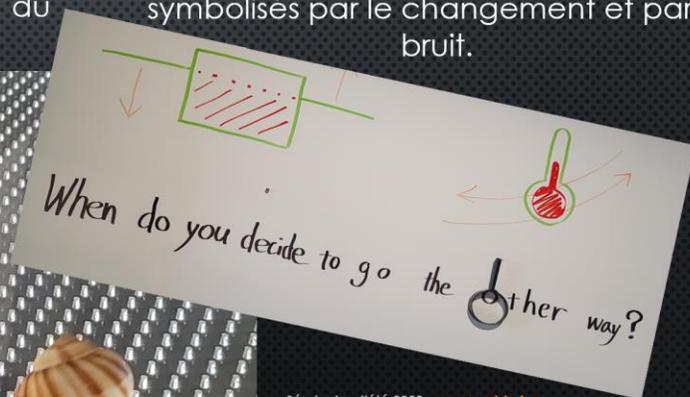
Le changement et l'adaptation ou l'assimilation qu'il motive est la première expérience du temps. Les premières expériences douloureuses de l'enfance sont des expériences du changement.



G. DURAND : « STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE »

Le « Zwang »,

la violence qui se manifeste aussi bien dans la fuite rapide, la poursuite fatale, l'errance aveugle, la fuite devant le destin. même thème affectif: l'effroi devant la fuite du temps, le départ sans retour symbolisés par le changement et par le bruit.



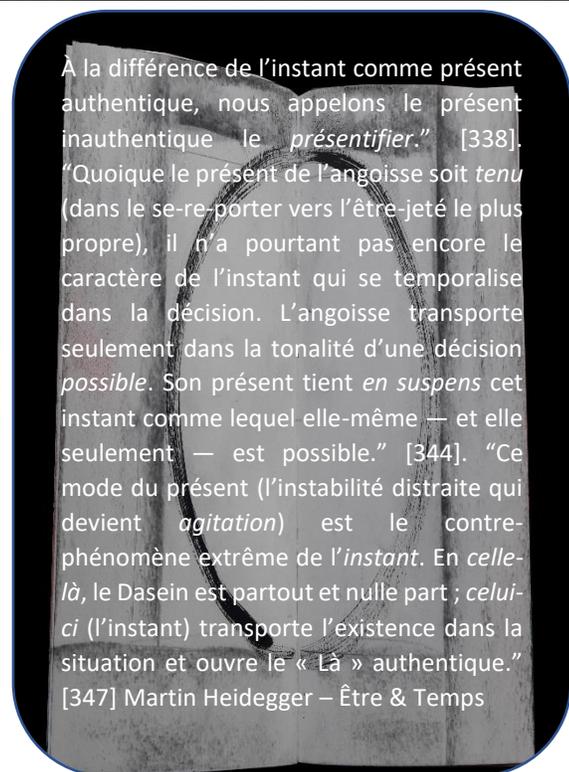
Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be
Biennale de Venise 22 : AKI SASAMOTO

39

Relation intéressante entre les déductions de Durand qui associe le temps et sa fuite, l'angoisse devant le changement, le bruit, l'agitation et le travail de l'artiste Sasamoto qui propose une installation où des coquilles d'escargots sont posés sur une surface vibrante et mouvante où elles se déplacent aléatoirement tout en nous posant la question « *Quand décides-tu de prendre l'autre direction ?* »

Redoutable, ce à quoi nous confronte, et le chercheur, et l'artiste !

Pourquoi sommes-nous conscients de tant de choses sans pour autant en tirer la moindre leçon, sans pour autant prendre une décision et changer d'orientation ? Pourquoi prendre conscience n'éveille-t-il pas nécessairement ?



À la différence de l'instant comme présent authentique, nous appelons le présent inauthentique le *présentifier*." [338]. "Quoique le présent de l'angoisse soit *tenu* (dans le se-re-porter vers l'être-jeté le plus propre), il n'a pourtant pas encore le caractère de l'instant qui se temporalise dans la décision. L'angoisse transporte seulement dans la tonalité d'une décision *possible*. Son présent tient *en suspens* cet instant comme lequel elle-même — et elle seulement — est possible." [344]. "Ce mode du présent (l'instabilité distraite qui devient *agitation*) est le contre-phénomène extrême de l'*instant*. En *celle-là*, le Dasein est partout et nulle part ; *celui-ci* (l'instant) transporte l'existence dans la situation et ouvre le « Là » authentique." [347] Martin Heidegger – Être & Temps



Quand "*Cheminer le S-soi*"
peut-il s'apparenter
à une *Uber-gang* / transition et/ou
une *Uber-ereignung* / transpropriation dynamique
de notre relation inexorable "sujet-objet"
vers *Dasein* avant
die *Gründung - Schwingung* / la fondation - oscillation du *Da-sein* / *Seyn* ?
EVEIL ?

Avant de pouvoir répondre à une telle question, encore faudrait-il la saisir à l'aune du cheminement de la pensée heideggérienne, mais sans pour autant lui être inféodée. Il ne s'agit, par ailleurs, non pas de répondre mais de méditer la question : méditer la manière dont nous sommes au monde, percevons les relations entre le réel, l'imaginaire et la symbolique, entre la géographie et le paysage, entre l'apparent et l'inapparent, en d'autres mots, le comment se construit notre réalité, notre monde ? L'objectif de ce séminaire tout comme celui de toutes nos activités futures est d'entrelacer ce qui fonde cette question et l'éprouvé de l'expérience.

Amorcer
une "conversion du regard "
une " résonance de la parole "
une " vibration de l'écoute "
une " translation de la pensée "
l' " avènement de l'écriture "

Suspendre la relation sujet-objet

Cette relation « sujet-objet », bien qu'inexorable et inévitable peut, en effet, se suspendre. Le doit-elle nécessairement ? Non, bien entendu. Que se passe-t-il lors de ce suspens et pourquoi cette modalité de présence s'est-elle suspendue pour nous inviter en éprouver une autre ? La méditation de cette question et de nos vécus nous conduit dans les méandres des différentes modalités de présence... à l'étant, à l'être de cet étant, à l'Être.

Extrait d'un partage d'un moment où ce suspens s'est produit en août 2022 à Berlin

« Ce n'est pas seulement la philosophie, c'est d'abord le regard qui interroge les choses. Nous avons, non pas une conscience constituante des choses, comme le croit l'idéalisme, ou une préordination des choses à la conscience, comme le croit le réalisme, ... nous avons avec notre corps, nos sens, notre regard, notre pouvoir de comprendre la parole et le parler, des mesurants pour l'Être, des dimensions où nous pouvons le reporter, mais non pas un rapport d'adéquation ou d'immanence... »
Maurice Merleau-Ponty



© Collection Feuerle Han Dynasty II A.C.N. – II P.C.N.

Adam Fuss – My Ghost

Je sors de la bouche de métro, longe le Landwehrkanal et m'attarde devant l'impressionnant musée de la technologie. Soudain, après avoir traversé un petit parc, s'offre à moi un long mur de béton brut attaqué par l'érosion : le bunker. J'avais déjà visité celui de Boros. Pas de surprise. La porte est close et le restera jusqu'à quelques minutes avant le rendez-vous fixé. Nous entrons dans un petit hall où une guide nous demande de ranger nos affaires dans un casier et de demeurer silencieux. Nous nous enfonçons dans l'antre ténébreux du Bunker transformé par l'architecte John Pawson. Avant que ne se franchisse le seuil de l'érebe, la guide nous y plonge, baigné par quelques notes de piano et ses silences, si caractéristiques à John Cage : *Music for Piano 20* (1953).

Quelques minutes essentielles pour que nos sens s'affranchissent de l'emprise de la vision, afin d'y être autrement. Respirer doucement dans le ventre, fermer les yeux pour les ouvrir intonnés à la sensorialité. Laisser résonner le « Ma ». Silencieusement, le petit groupe se disperse dans une cathédrale horizontale, un ouvert obscur, fragmenté çà et là par un rai de lumière réveillant l'âme de monolithes sculptés par les artisans Khmer et de la Chine impériale. Des baies vitrées laissent entrevoir des reflets, des orbes mystérieuses qu'une goutte d'eau déploie : *The Lake Room*.

Le vide l'emporte sur le plein, le silence sur le bruit, la gestuelle sur l'agitation ; s'amorce l'oscillation (*Schwingung*) fondatrice entre sans-forme et forme, absence et présence, l'Être et l'étant...

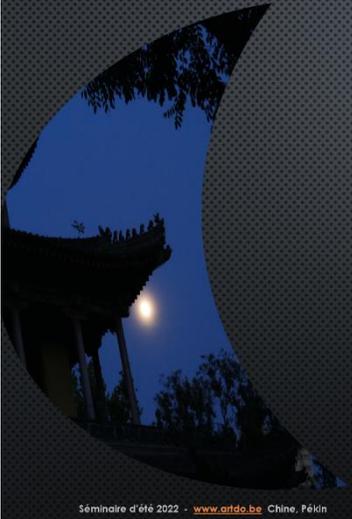
... et si pouvait se suspendre la relation inexorable sujet – objet, si pouvait se suspendre le « ne-pas-y-être » habituel de notre manière d'être ?

«...Weg-sein... fundamentalontologisch als Anzeige des Da- -seins, in dem das Da bestanden wird in je einer Weise der Bergung der Wahrheit (denkerisch, dichterisch, bauend, führend, opfernd, leidend, jubelnd). Martin Heidegger, *Beiträge*, § 177 » Comprendre l'être-ailleurs, (le ne-pas-y-être) de manière fondativement ontologique comme ce dont témoigne Da-sein en ce qu'il endure le « Da », le « le-là » en abritant / enfouissant sous différentes modalités la vérité de l'Être : par la pensée, la poématisation, l'édification, la gouvernance, le sacrifice, la souffrance, les réjouissances.

Désiré Feuerle n'expose pas sa collection, il n'en fait pas étalage, ne l'ouvre pas au regard en l'enfermant dans une vitrine mais nous convoque à une « *Inständigkeit* § 174 », à une manière de se tenir debout dans le « le-là » qui se donne, à accorder (comme un piano) le mouvement de son corps à la sacralité du lieu où les œuvres reposent dans leur nudité, sans protection aucune. D'une lenteur dynamique. ... <https://www.youtube.com/watch?v=gVRzScmvBNs>

Quel imaginaire, quel réel pourrait-il suspendre cette relation inexorable sujet – objet, amorcer une transformation de nos modalités de présence ?

G.DURAND : « STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE »



La **lune**
apparaît comme la grande épiphanie
dramatique du temps.

Alors que le soleil reste semblable à lui-même, sauf lors de rares éclipses, alors qu'il ne s'absente qu'un court laps de temps du paysage humain,

la lune, elle,
est un astre qui croît, décroît, disparaît, un astre capricieux qui semble soumis à la temporalité et à la mort.



Les symboles spectaculaires
De même que le schème de l'ascension s'oppose point par point, en ses développements symboliques, à celui de la chute, de même aux symboles ténébreux s'opposent ceux de la lumière et spécialement le symbole solaire.

Bachelard : « c'est la même opération de l'esprit humain qui nous porte vers la lumière et vers la hauteur » : isomorphisme.

« L'Éclairement, confie la malade, c'était la perception de l'irréalité. »

Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Chine, Pékin 41

Durand nous ouvre à nouveau une piste de réflexion intéressante, un lexique différencié de celui de Heidegger. Associer la manière dont se donne le soleil et la lune aux possibilités de présence humaine. Présence lunaire ou solaire ?

Capabilité de croître et décroître...

Et si nous étions lunaire et solaire, tantôt lunaire, tantôt solaire ? N'est-ce pas cette oscillation lunaire- solaire que Heidegger déploie tout au long de sa pensée : absence / présence, se donner / se retirer, distance / proximité ?

L'angoisse devant le changement n'a-t-elle jamais été aussi perturbatrice, néantisante tant le changement s'impose de

toutes parts et à tous niveaux : individuel et sociétal ? Un changement de moins en moins choisi, décidé mais subi, contraint par le monde extérieur !

« Désapprendre la peur » pour que toute forme de descente ou décroissance ne se confonde pas avec chute ou effondrement, d'où l'importance de l'intime, de la lenteur.

G.DURAND : « STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE »



Il s'agit de « désapprendre la peur ». C'est une des raisons pour laquelle l'imagination de la descente nécessitera plus de précautions que celle de l'ascension. Elle exigera des cuirasses, des scaphandres, ou encore l'accompagnement par un mentor, tout un arsenal de machines et machinations plus complexes que l'aile, si simple apanage de l'envol. La descente risque à tout instant de se confondre et de se transformer en chute. Elle doit sans cesse se doubler, comme pour se rassurer, des symboles de l'intimité. Si l'ascension est appel à l'extériorité, à un au-delà du charnel, l'axe de la descente est un axe intime, fragile et douillet.

Ce qui distingue affectivement la descente de la fulgurance de la chute, comme d'ailleurs de l'envol, c'est sa **lenteur**.



Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Artiste : Belgique 46

If tea, like the moon at its clearest,
 could promote a beautiful state of mind in people throughout the world,
 it would surely make a great contribution to world peace.
 After the war, a reporter of United Press International visited our tea house.
 I invited him into the tea house and immediately served him tea.
 After a tranquil period of time together, I asked what he thought of the tea.
 He replied that,
 although he was still far from understanding the spirit of tea,
 he wondered if it might not be likened to
 the soundless sound of the moon rising in the sky.

The Spirit of the Moon



C'est pourquoi la voie du thé – *Chadô* –
 et sa cérémonie – *Cha-No-Yu* – me
 furent d'un grand soutien. Tel est
 peut-être, si non le but, car il ne peut y

道

avoir de but, tout simplement le cheminement de la voie : éprouver et incarner les symboles proposés jusqu'à leur symbolisation réactualisée à chaque fois dans la spatio-temporalité singulière et spécifique de l'*Instant Vécu* tout en infusant la dynamique symbolique de son historicité. Quelle que soit la voie empruntée, il ne s'agit jamais de discourir, de conceptualiser mais de pratiquer et dans le geste, ressentir sa perfectibilité toujours possible, la perfection n'étant pas de ce monde.

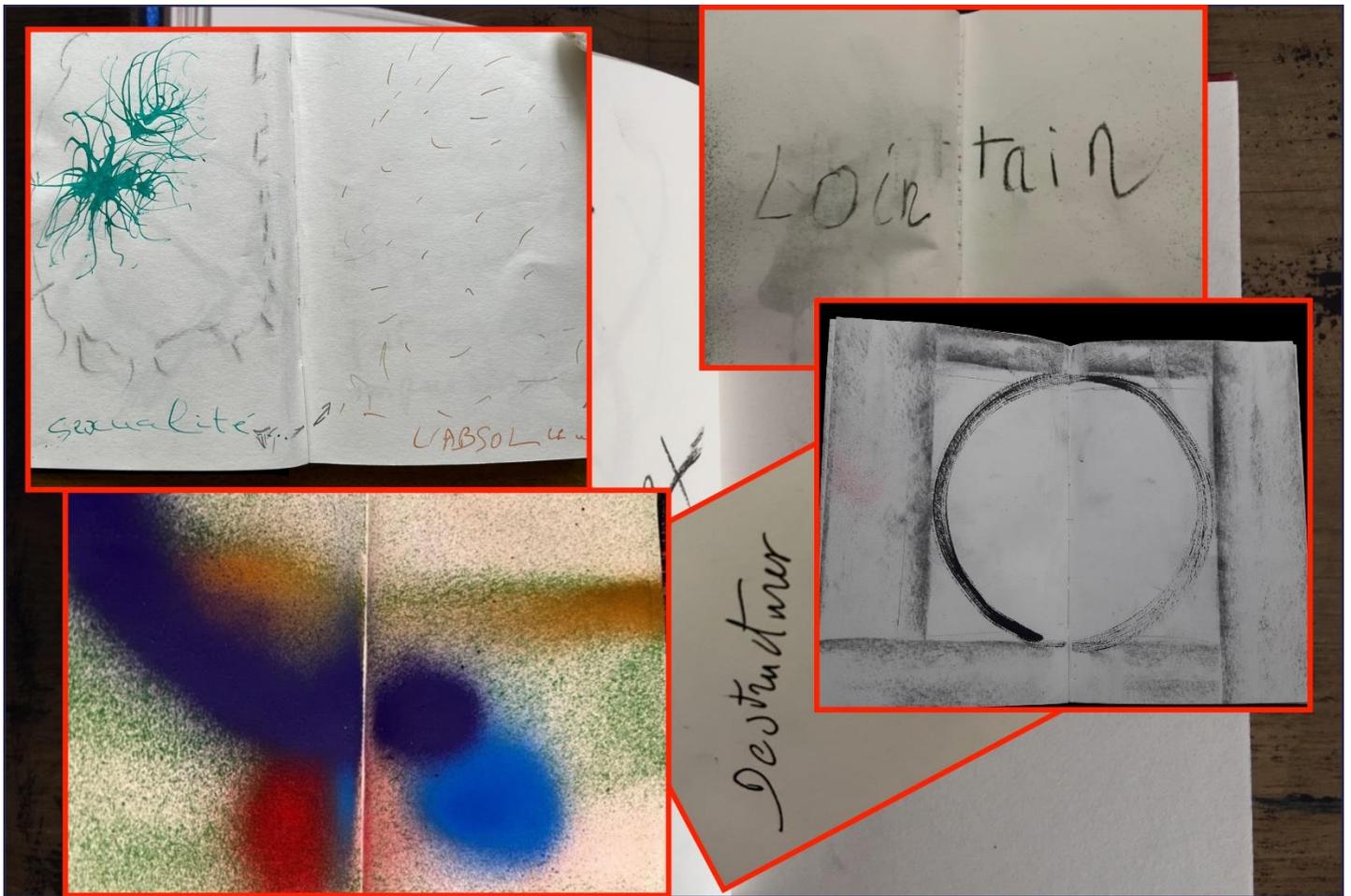


Photo Everett Kennedy Brown

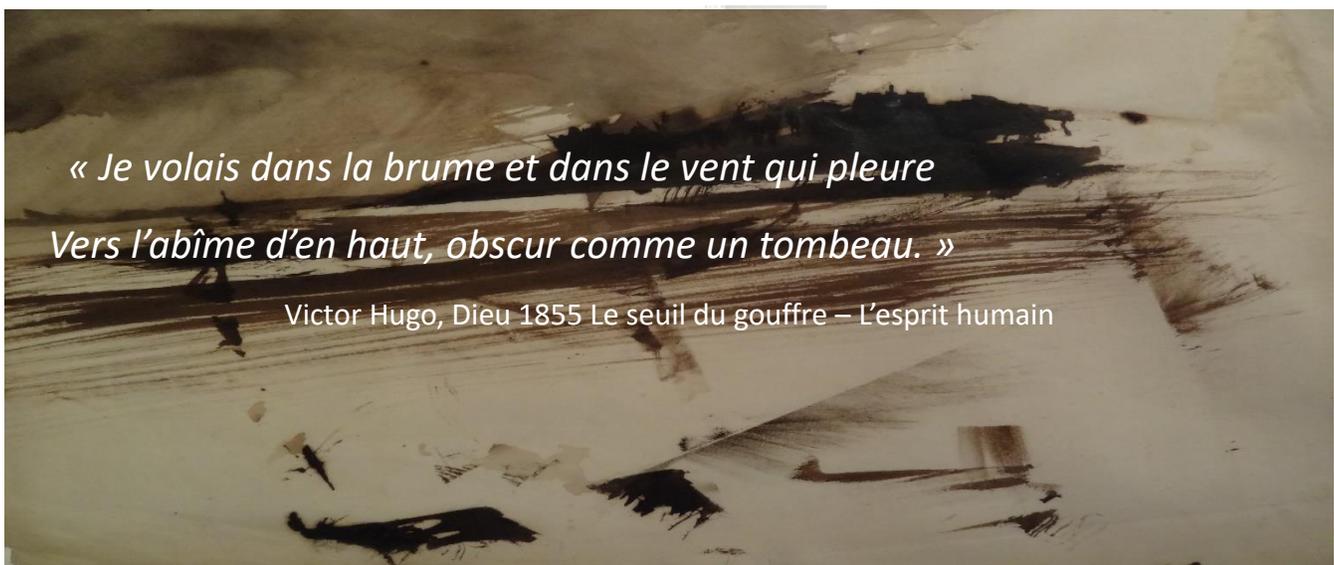
« Dans chaque tableau d'Atlan,
 Un mouvement arrache un geste à la nuit. »

Alain Bonfand

Pouvons-nous ressentir que dans nos carnets, à chaque fois que nous nous sommes retrouvés en



sa présence, un de nos mouvements a pu arracher un geste à la nuit ? Peu probable, mais voilà bien le défi lancé par toutes nos activités futures et principalement celle qui consistera à ouvrir régulièrement un séjour à Vresse/semois pour 8 personnes afin de créer un lieu de méditation et de créativité propice au déploiement de ce qui n'est pas encore ouvert.





La soirée était consacrée à la présentation du travail de Sir Antony GORMLEY qui est à l'honneur du musée Voorlinden que nous découvrirons le jeudi.

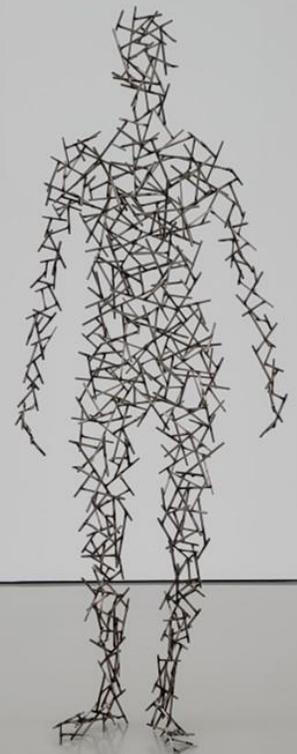
ANTONY GORMLEY - SCHAUFER FOUNDATION -
SOKE DINKLA TRADITION PERSONNELLE DE L'ANCIEN + LEARNING TO BE + SCHAUFER

Une sculpture peut-elle nous éveiller à une certaine réflexion, pensée plutôt qu'être une simple représentation se demande Gormley qui ne se focalise jamais sur l'apparence mais sur ce que l'œuvre peut exprimer de l'intérieur ?

Une sculpture poursuit-elle un certain but ? se demande-t-il ?

Bien que figuratives, ses sculptures ne représentent pas des humains mais les invitent à s'interroger sur eux-mêmes. Ils suscitent le trouble ou favorisent la sérénité.

Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be - Artiste : ANTONY GORMLEY

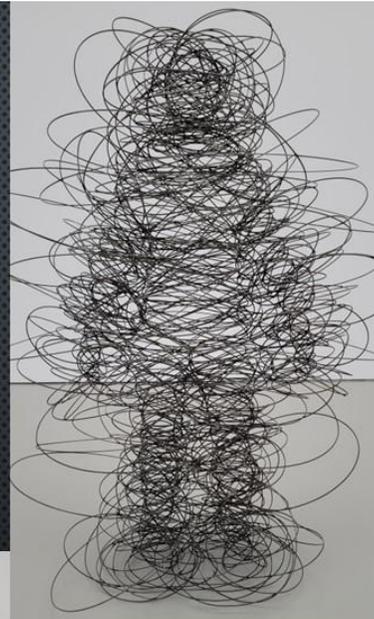


« C'est l'expérience corporelle
Qui ouvre la voie
À la compréhension intellectuelle. »

Ce qui caractérise le travail de Gormley :

- **La relation entre l'immanent et l'apparent,**
- **Le dialogue entre le vide et le massif**
- **Façonner la porosité de la peau**

Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Artiste : Antony GORMLEY



93

La vie s'origine
Dans l'obscurité de l'utérus...

Le paradoxe central de mon travail
« que les limites finies du corps
illimitent l'imaginaire. »

Où commence un corps
Et où finit-il ?

ANTONY GORMLEY - SCHAUFER FOUNDATION -
SÖKE DINKLA TRADUCTION PERSONNELLE DE L'ANGLAIS DE « LEARNING TO BE » - SHAUWERK

Séminaire d'été 2022 - www.artdo.be Artiste : Antony GORMLEY

97

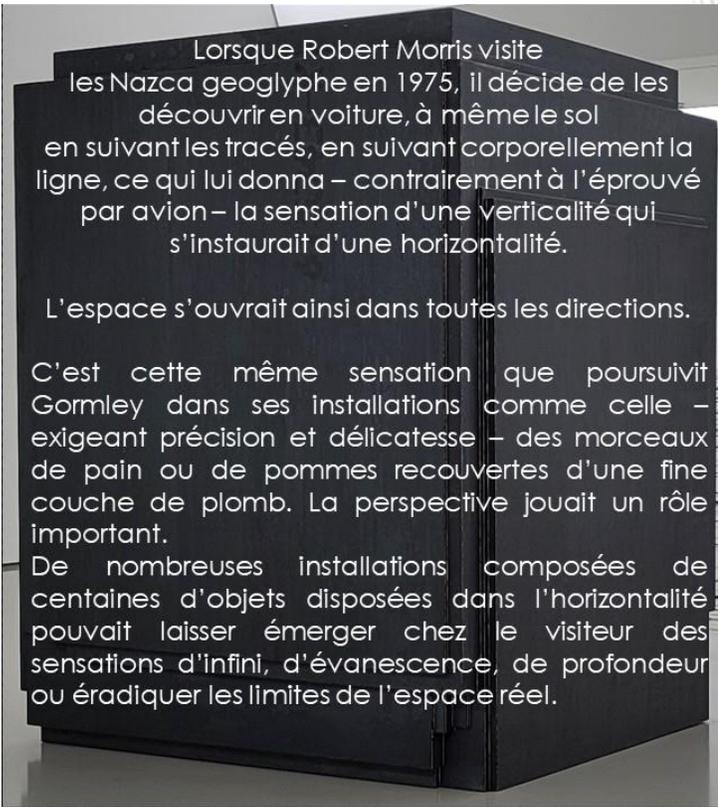


L'important n'est pas de voir des œuvres, mais d'être plutôt activé, dynamisé par le champ de force que ces œuvres dégagent.

SIR ANTONY GORMLEY
MARCUS STEINWEG – PHOTOS À LA FONDATION SCHAUFLE
 TRADUCTION PERSONNELLE DE L'ANGLAIS DE NOTES
 CATALOGUE « LEARNING TO BE »

7. L'activation

125



Lorsque Robert Morris visite les Nazca geoglyphe en 1975, il décide de les découvrir en voiture, à même le sol en suivant les tracés, en suivant corporellement la ligne, ce qui lui donna – contrairement à l'éprouvé par avion – la sensation d'une verticalité qui s'instaurait d'une horizontalité.

L'espace s'ouvrait ainsi dans toutes les directions.

C'est cette même sensation que poursuit Gormley dans ses installations comme celle – exigeant précision et délicatesse – des morceaux de pain ou de pommes recouvertes d'une fine couche de plomb. La perspective jouait un rôle important.

De nombreuses installations composées de centaines d'objets disposées dans l'horizontalité pouvait laisser émerger chez le visiteur des sensations d'infini, d'évanescence, de profondeur ou éradiquer les limites de l'espace réel.

MALDONADO Guifemíe : LES LIMITES DU CORPS :
 où le corps commence et finit-il ?
 Les sculptures d'Antony GORMLEY en tant que champ.



SIR ANTONY GORMLEY
 SCHAUFLE & VOORLINDEN FOUNDATION

134



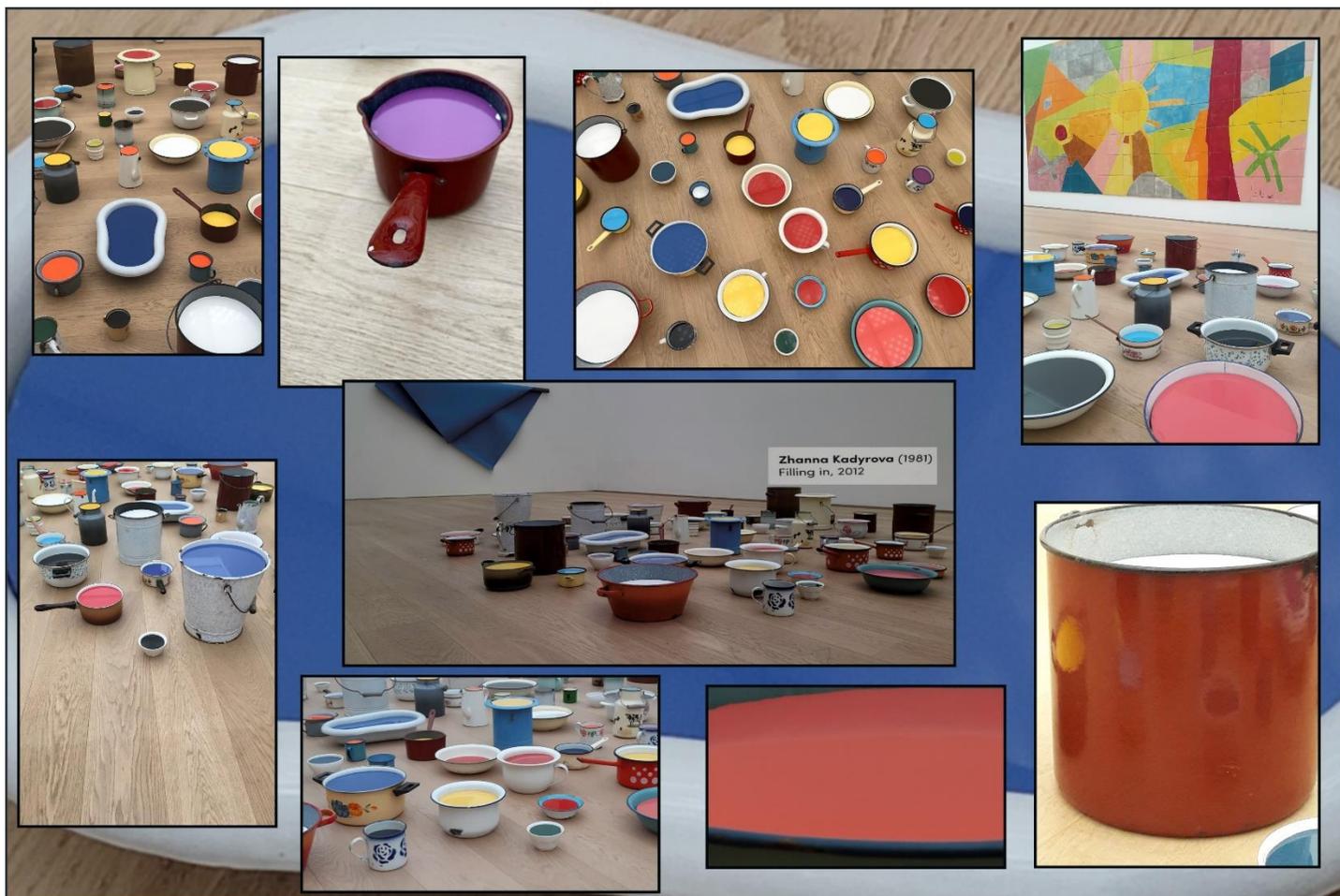


Mais le musée Voorlinden ne se réduit pas à l'exposition phare.

Elle est aussi un lieu d'exception.



Lors de notre visite, j'ai demandé aux participants de m'envoyer la photo qu'il préférerait d'une œuvre d'art...



EVALUATION

Ce fut d'abord un sentiment d'« enfin » ! Depuis le séminaire d'été sur Henri Maldiney, où le symbole m'avait semblé relégué à un simple « pansement » ou « palliatif », j'attendais plus ou moins inconsciemment une revalorisation de la dimension imaginative, de cet imaginaire actif ou créateur dont parle Corbin, ce seuil où, ramenées à la source, imagination et raison se rejoignent. Il y a bien un imaginaire chez tout penseur ; et le logos est présent chez tout poète-créateur.

Ce séminaire m'a surtout ouvert à la possibilité de symboliser autrement que par des mots. Par le dessin, mais aussi à travers toute forme d'habiter.

Cette maison entre eau, terre et ciel, fut un creuset où nos différents métaux, entrant en résonance, se heurtant parfois, se sont souvent mutuellement éclairés. La qualité des matériaux y était pour quelque chose, mais sans doute, plus encore, la maîtrise de l'alchimiste Ado. Creuset où positif et négatif, accueillis, transmués, ouvraient un lieu. Sentiment que tout participait – était part.

Ce fut aussi, au terme du dernier partage, juste avant le départ, la peur, immense... et si jamais Maître Luciole n'était plus là ! Que deviendraient toutes ces frêles lueurs ? Seraient-elles englouties par la nuit ? Pour la première fois, sentiment de tristesse au moment de la séparation. Sentiment de responsabilité aussi.

Merci, Ado – de tout cœur – pour la découverte de Gormley et d'*American Field*, œuvre qui continuera de me hanter. Merci pour la stimulante visite du Dépôt Boijmans, et merci pour ce suspens – onirique – pendant lequel nous avons attendu, un verre à la main, ce qui s'avérerait être un magnifique parcours, inespéré, à travers un bosquet parsemé de tiques et sculptures aux aguets.

Merci, Ado, pour tout ! Et pour rien.



Ce même jeudi, après avoir découvert le musée Voorlinden, nous avons le privilège de pouvoir entrer dans le jardin du collectionneur et fondateur du musée Voorlinden et entrer en présence avec, au-delà des sculptures, le monde d'un homme.



Sombre destinée

Echappatoire, une possibilité

Mémoire du monde

Archétype d'une onde

Brouhaha silencieux.

Dedans, dehors, sur le seuil.

Cette difficulté à rentrer dans le monde proposé, cet espace de la symbolisation, fut source de colère puis d'inconfort avant de devenir source d'émerveillement lors de la visite de la fondation à La Haye. Plonger dans cet *in-confort*, fut aussi expérience de silence, baigné de nature, au gré des nuages. Sur le seuil de ce monde, fut plutôt proposé un monde imaginaire ambiant où s'entrecroisèrent des mots, des phrases, des idées. Dans ce monde dans lequel j'évoluais, le silence était de rigueur et je crois que lors des quelques apparitions physiques dans cet espace de séminaire, rare, voir inexistant, mes mots furent prononcés.

Dehors, dedans, tentative d'entrer dans ce monde-là.



Cette oscillation du dedans et du dehors, rejouée par l'œuvre à gauche, désorientation, ou bien orientation non linéaire, chaotique ; poussée du sans-fond, sans voix, pure espace imaginaire.

Déstructurer, déconstruction, chute.

Ce rythme dans cette lenteur descendante, m'ont amené à m'exposer, à me poser dans un espace où rien n'est acquis, un ouvert où les règles de l'imaginaire s'appliquent. Mes limites furent mises en évidences et questionnées.

Œuvres, dedans, dehors, ascension, fondation à La Haye.

Il n'est pas de dedans et de dehors, autres que ceux que j'avais attribués. Œuvres, jardin, fleurs, bétons, ..., tout était posé, présent et signifiant. Les signes m'invitaient à questionner de nouveau les limites que j'attribuais au dehors, dedans.

Depot Boijmans Rotterdam



Le jeudi soir, nous nous sommes réunis autour d'un repas très convivial avant de prendre le vendredi la route pour Rotterdam et son dépôt.

Ce fut un moment très intense de découvertes et de partages dont ci-dessous quelques traces...

Après avoir initié les participants à une œuvre marquante, je leur demande de m'envoyer leurs impressions :



L'œuvre *Unfered clay head, 2011* de Mark Manders ne peut certes pas laisser dans l'indifférence, surtout si un déplacement du corps dans l'espace délimité par l'œuvre, intelligemment suggéré, s'effectue. L'œuvre se donne alors avec plus de puissance encore. C'est une œuvre complexe aux allures épurées qui pose de nombreuses questions. Constituée d'éléments, de matières qui créent un jeu de forces qui se répondent les unes aux autres et s'équilibrent pour nous donner à ressentir le processus de création à l'œuvre et son point de métastabilité qui déplace les frontières conceptuelles habituelles et les oppositions.

Le visage en argile friable, unifié, émergé, raffiné, subtil, parmi les diverses planches veinées, verticales, rugueuses, aux couleurs nuancées qui semblent à la fois lui laisser passage, le contenir, pouvoir le mettre en danger en suggérant l'écrasement, lui offrir aussi un abri et l'opportunité d'apparaître dans sa transcendance toujours menacée par la néantisation. Polysémie de cette œuvre.



J'en fus attirée, troublée et encore perplexe.

Vue de loin « mélancolie ».

Construction parfaite. Succession verticale de planches de bois sur socles, un passage étroit.
Une apparition. Quatre plans.

A droite : Un bout de nez qui dépasse. Une présence qui appelle, recherche un souffle, un horizon...

Recto : Masque blanc. Argile. Profil encastré. Relief. Etrangeté Miroir troublant. Présence/absence. Temps présent. Temps Lointain.

A Gauche : Emmuré. Enfermé. Figée. Sortir. Ouvrir. Mouvement ? Illusion ?

Verso : Bois rigide. Argile brute. Poussée vers l'avant. Bible et Coran. Temps qui passe.

Monde « Labyrinthe », proche et lointain. Résonance. Où ?



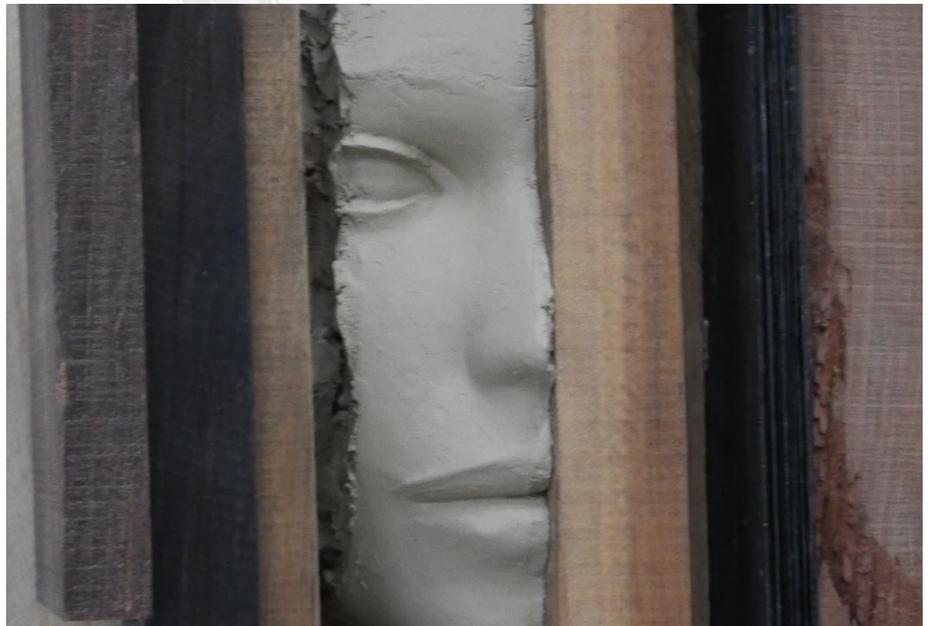
L'œuvre ne me parle que dans une perspective frontale et serrée

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle prend vie et qu'elle est plus que simplement de la matière inanimée pour moi, j'imagine certainement autre chose pour Manders et pour d'autres, je n'en doute pas

Sous tous les autres angles, elle n'éveille rien en moi, je vois du matériau travaillé par quelqu'un que je ne connais pas et pour des raisons que je ne connais pas, et sans aucun désir d'en savoir plus

De face, je ressens une souffrance de la matière qui n'est plus que seulement matière,

et j'en arrive à oublier que quelqu'un (qu'on nomme artiste) a investi du temps et de l'énergie pour s'exprimer



Pudeur d'un apparaître qui suggère les formes d'un visage, au féminin ...

C'est dans un face à face que les traits du sujet se révèlent,

Le possible dévoilement se donne dans un entre étroit laissant apparaître

L'éclat de la perfection.

A gauche puis à droite, les limites sont épaisses et robustes ,

Inéluctable passage dont s'extrait l'essentiel, voir et être vu.



Impressions sur l'oeuvre de Manders

Avant que vous n'eussiez attiré l'attention sur la *totalité* de cette oeuvre – où les parois verticales, entourant le visage, jouent un rôle majeur -, je n'avais pas pris en compte la dimension nocturne de la sculpture : ce qui cache, qui tient dans la nuit, participe, voire même, constitue la condition d'une manifestation. Non pas : apparence d'un visage ; mais, son apparaître. Sculpture lunaire, donc, où la partie du visage qui se manifeste n'en demeure pas à la partie ; elle tient le tout dans sa nuit.

Impressions sur le Dépôt

Au coeur de la ville, espace quadrillé, imposant une temporalité cadencée, se dresse ce bâtiment si singulier, immensément oviforme. Le gigantesque rejoint ici le minuscule, par ce building que, comme l'oeuf, l'on tiendrait dans le creux de la main. Alors que son aspect extérieur reflète le ciel, comme pour renvoyer l'éther à lui-même – nous protéger de ce faux infini ? – l'entrée dans le bâtiment fait passer d'un climat estival à une atmosphère tamisée, fraîche. La lumière est retenue, jamais totale – sauf dans les salles les plus excentrées, à proximité des fenêtres, mais il faut s'y placer. Ainsi, l'éblouissement n'est pas imposé ; on se rappelle qu'il existe, de manière, peut-être, à mieux revenir encore à cette lumière filtrée, au coeur du Dépôt, et génératrice d'une climatique lunaire. Le noeud, la colonne du bâtiment, est un entrelacement d'escaliers, qui n'est pas symétrique – mais pas non plus désordonné. Se mouvoir dans cet espace, s'élever, étage par étage, donne le sentiment d'une exploration souterraine. Quelle que soit la hauteur atteinte, s'ouvre un sentiment de profonde intimité, car il y a les recoins, les salles s'ouvrant surprenamment, comme par l'entremise d'un détour. Enfin, ce lieu offre cette impression paradoxale de *monter sous terre*, et de sentir, néanmoins, le temps s'ouvrir au-delà de tout repère : le Dépôt déploie son propre ciel.



Un coup d'œil ?

Un support métallique, des planches agencées à la verticale,

le profil droit, partiel, d'un visage,

il peine à s'extirper des planches.

Une oeuvre parmi les autres ?

Un arrêt s'impose, plutôt, un se déplacer avec lenteur tout autour de l'oeuvre,

méditer ce qui se dévoile progressivement et semble chaque fois différent.

Une oeuvre qui captive ?

Elle nous surprend et nous prend,

plus nous la laissons se présenter,
moins s'en détacher devient aisé.

Le profil du visage serait-il emprisonné dans son écrin à la rudesse trompeuse ?

L'angle, entre la face-recto et celle de droite, laisse apparaître la beauté aux traits lisses,
telle une sirène légendaire, ce profil, appelle à...

Nécessiterait-il, pour éviter d'être violenté, une protection ?

Le « DÉPÔT BOIJMANS VAN BEUNINGEN », une architecture sphérique au volume imposant apparaît. Puis, s'en approchant, les matériaux externes réfléchissent, tel un miroir, la perception de toutes formes ou structures, statiques ou en mouvement, du monde ambiant. Il n'y a là aucune étrangeté. Peu après, la sphère s'avère incomplète, tant par l'horizontalité de sa base que par son « côté septentrion » aménagé comme terrasse plane. Cette dernière pourvoira nos sens tant de quiétude que d'une jouissance différente du monde, après la visite. Au-delà du seuil de l'entrée surgissent une multitude de vibrations variées. Elles appelleront silencieusement la disponibilité de soi et aussi notre vigilance à ce qui se donne de ces œuvres, disposées avec une étonnante complexité, dans la conception exceptionnelle de cet espace muséal.

Ce « DÉPÔT » offre un abri à un nombre impressionnant d'œuvres d'art — créées tout au long de plusieurs siècles, du 15^e au 21^e — ainsi qu'à du design, des vidéos, etc. La plupart, stockées dans des endroits partiellement vitrés, nous confrontent au « *plein* ». Celles exposées dans des salles prévues à cet effet ou dans le magistral atrium qui relie les six étages par des escaliers ou ascenseurs dévoileront — ou non — la subtilité de ce qui de prime abord reste invisible. Il y a *Souffle, vide*, et... parfois *Ma*. Au-delà de ce qui précède, les tâches qui incombent à un musée de réaliser deviennent visibles au public, dans ce lieu hors du commun. Par exemple restaurer des œuvres et des objets, favoriser l'éducation, rendre possible la recherche, conserver ou mettre en sécurité ce qui appartient aux collectionneurs privés, etc.

Traversée par l'intensité des stimulations vibratoires, mais, progressivement, aussi par la fatigue qu'elle engendre, le « *y-être* » rappelle son exigence. Il exige un cheminement très particulier. « Que laisser venir à soi ? », « quand laisser ça ? », « qu'en est-il de moduler l'ouverture-à ? ». Il y a abîme et, dès lors, résonnance avec accueillir le vertige imputé à *l'abysse*. Où en es-tu, face au *sans fond*, au *fond abyssal* ?



Etrangeté d'un établi d'acier. Autel sur lequel se tient un assemblage hétéroclite de planches et morceaux de bois mal dégrossis. Seul le contraste des formes, des teintes et des essences, se donne par esquisses. Puis ce qui paraissait de prime abord sans forme signifiante, de signes en signes, s'organise, s'assemble, se structure. Seulement y être ... Magie d'un pas de côté qui libère de l'ensemble, la finesse d'un nez aquilin, d'une bouche, un profil s'esquisse de la matière qui se distingue au cœur du verso. Moule ou sarcophage ? La matière préserve son eccité. La planéité de droite se met en mouvement dans la dynamique de gauche. Prise en étau, l'énergie est transférée à la matière qui s'organise, s'oriente pour, d'évènements microscopiques en avènement macroscopique, prendre forme. Tout de ce demi visage du recto, était-il déjà là ?



Le **Dépôt**, un espace où l'On ne pourrait « que passer ». Le **Dépôt**, un espace qui devient possiblement lieu d'une donation à laquelle jusqu'à présent je ne m'étais pas ouvert, tout au moins avec une telle intensité ; celle dont l'œuvre d'art témoigne, non pas de ce qu'elle « est » mais de sa relation au monde en ouvrant un monde en-deçà et au-delà de ce qui en est visible, l'œuvré de l'artiste. Le **Dépôt** ouvre au visible l'invisible de l'œuvre d'art. Sentir ces œuvres dans leur inaccessibilité, dérochées à la vue et pourtant là comme *pudique appel silencieux* de leur absente présence... ... *Leib und Körper*. Entrer en relation avec une œuvre par son envers et la découvrir dans son inavouable, telle cette peinture sur bois, depuis quand restée dans l'anonymat pour offrir son envers à ce qui était jusqu'à présent exposé ; Aborder une œuvre dans son historicité jusqu'aux cachets des galeries, expositions, musés, biennales comme autant de visas témoignant de sa temporalité ; sentir ces œuvres vivantes de leurs parcours, de leur présence aux lieux qu'elle ont ouverts, de celle de ces œuvres auprès desquelles elles sont et ont été *exposées*. Ne devrai-je pas écrire dévoilées, car « exposées » me semble désormais obscène ; Trois cadres bois qui se ressemblent, quelques pas, déchirure du temps dans laquelle sombre la cadence muséale, un espace tensionnel s'ouvre duquel trois singularités, trois rythmes entrent en résonance BOSCH – BASQUIAT – KANDINSKY. Le **Dépôt**, dans son apparente froideur, dévoile l'intime des œuvres qu'il abrite dans un logos silencieux et possibilise l'extime de celle ou celui qui y séjourne.



Une synthèse de vos impressions de l'œuvre qui se donne différemment en fonction du Recto, verso, gauche et droite de Manders

Quelque chose se découvre au fur et à mesure, depuis la vue de droite (la plus lisse, simple, brute), puis arrière (quelques profils de bois de différentes tailles et couleurs), de gauche (on voit apparaître l'extrémité du visage) et enfin de face où le sujet se révèle le plus, mais pas entièrement, enfermé dans cet étau de bois.

La vue de face semble suffisante, comme une peinture en deux dimensions. Je m'en suis satisfaite lors de mon premier passage dans la salle, même si j'ai été surprise par le support, cette sorte d'établi, qui induit une idée de volume à supporter. Le second passage avec le groupe a révélé bien plus, ou autre chose, plutôt.

Seule devant l'œuvre, j'ai perçu une grande solitude, un grand vide dans ce visage enfermé. Je me suis identifiée directement à cette femme (j'ai fait cette supposition que le visage n'appartenait pas à un homme). Et plus sincèrement encore, ma toute première impression a été de me sentir comme cette femme, écrasée par le savoir que je ne possède pas, car au tout premier coup d'œil j'ai cru voir des livres et n'ai vu qu'après qu'il s'agissait de planches de bois. Cet écrasement qui n'est pas l'effet du monde extérieur mais que je construis moi-même. Aujourd'hui je rajouterais peut-être que cela me renvoie à mon propre enfermement dans des croyances, habitudes, craintes et phobies diverses, par strates successives.

Après le passage avec le groupe, je vois toujours le visage enfermé dans quelque chose de rigide, de non négociable mais avec la possibilité de nier l'existence de cette souffrance si on le veut, selon le positionnement par rapport à l'œuvre. L'objet se révèle ou pas selon le point de vue.

Je réalise maintenant qu'en contournant l'œuvre, je ne suis plus rentrée dedans, je suis extérieure, je suis l'Autre par rapport à Elle, la personne enfermée. Quand j'étais seule, j'ai été aspirée entre les planches de bois. Ces deux perspectives se complètent peut-être? De l'importance de vivre les choses seule et avec l'Autre?

Une petite synthèse de ce en quoi cet espace « Depot » se différencie de tous les autres

L'ancien côtoie le moderne, l'envers est aussi visible que l'endroit, l'espace disponible accueille mais sans aménagement particulier autour de l'œuvre qui est simplement là. Là où le musée intimide le visiteur, le tient à distance, l'œuvre dans le dépôt est nue, sans habillage, elle se donne sans artifice. Elle est accessible, une sorte d'intimité entre le visiteur et l'œuvre se crée.

L'espace se donne aussi aux visiteurs qui sont libres de déambuler sans directions imposées. Plus précisément la partie centrale, de par la hauteur de ce puits de lumière mêlée aux dalles de verre transparentes, amène le vertige, une aspiration dans le gouffre et en même temps il y a un mouvement ascendant vers la lumière. Le béton, le métal, le verre et la lumière, c'est l'alternance de la solidité et de la fragilité, du plein et du vide, de l'opaque et du transparent. Oscillations incessantes...

Oscillations de la vie à accepter, espaces de liberté à révéler, intimité à découvrir loin des bavardages, cheminer devient une priorité dans ma vie depuis ce séminaire. Merci Ado et merci au groupe d'avoir fait naître cela, de m'aider à renaître, peut-être.



Dépôt Boijmans

La singularité de ce lieu réside, à mon sens, dans la diversité de ses façons de « présenter » les œuvres d'art. Différentes manières d'exposer sont recueillies dans un même lieu, qui les accueille sans classement (d'époque, de style, etc.) ! Un lieu anarchique, pourrait-on dire, qui nous questionne sur les modes dont nous nous exposons (présentons) habituellement nous-mêmes.

Il y a ainsi des œuvres (et des êtres) :

- qui ont besoin d'une protection (une vitre) pour se montrer, et d'autres au contraire que l'on peut ou pourrait aisément toucher ;
- qui préfèrent ne pas s'exposer, qui sont entreposées, que l'on sait être-là, mais qui se tiennent tranquillement dissimulées parmi les autres ; ou qui ne montrent qu'un bout d'elles-mêmes, qui se laissent à peine deviner ; ou encore qui s'exposent, mais en préservant une grande distance (les œuvres gardées dans les rayonnages et dont le retrait peut engendrer de la frustration) ;
- qui s'exposent en s'imposant sans vergogne sous tous leurs coutures (par en bas, par en haut, par devant, par derrière, etc.) ;
- qui s'exposent en offrant une seule dimension, attendue, prévisible : leur face achevée (comme dans un musée classique) ;
- qui s'exposent en offrant d'abord le côté usuellement caché. Qui montrent d'abord sur leur dos des gribouillages ou le palimpseste de leurs vies passées puis seulement, comme par surprise, leur magnifique visage (la pièce regorgeant de chefs-d'œuvre picturaux, de toutes les époques et tous les styles) ;
- qui, pour se montrer, réclament une énorme pièce pour elles seules (la pièce au milieu de laquelle trônait, seule, une machine en métal) ;

- qui s'exposent mais comme « pas vraiment », comme si elles étaient là pour autre chose que s'exposer, comme si elles avaient besoin d'un prétexte, d'une bonne excuse pour se montrer (les œuvres placées derrière la vitrine de l'atelier de restauration)
- qui s'exposent en train d'être montées, qui se montrent comme processus, *work in progress*, cheminement et non comme achèvement (la pièce où l'on était en train de montrer l'œuvre de Paul McCarthy)
- etc.

Ainsi, ce lieu singulier, ne peut que nous questionner : quelle(s) dimension(s) de nous préférons-nous montrer ou cacher ? Quel est notre mode privilégié d'exposition ? En changeons-nous selon le contexte ? Quels sentiments (frustration, désintérêt, surprise, etc.) ces différents types d'exposition, de se présenter à autrui, alimentent-ils chez nous, et chez les autres ? Est-ce si loin de ce que nous avons vécu dans la maison, chacun avec nos modes d'exposition et de présence propres ?

Œuvre de Mark Manders

Droite-verso

Un plein foisonnement de formes se chevauchant (droite) ouvre sur une succession de fonds-formes superposés qui suggèrent un palimpseste (verso). L'œuvre apparemment achevée (droite) n'apparaît ainsi que comme un moment dans un processus incluant la profondeur temporelle et existentielle de toutes les œuvres qui l'ont précédée (verso) et qui continueront indéfiniment d'en faire partie.

Gauche : fonds originel

Recto : surprise. Le surgissement de ce visage morcelé renverse le sens de l'œuvre. Il ouvre une profondeur autre, existentielle, historique, infinie. Ombres interstitielles : sans-fond. L'œuvre apparaît à présent dans son ensemble comme une prothèse qui, la protégeant et la soutenant, permet à la tête brisée de retrouver sa contenance, sa verticalité. L'art comme seul moyen pour l'homme de ne pas s'écrouler définitivement ?





Une œuvre de Marlene Dumas – dont la rétrospective au Palazzo Grassi durant cette Biennale de Venise 22 fut troublante de puissance et d'intensité – me permet de partager avec le groupe de participants une dimension essentielle dans la perception d'une chose.

Déambulant dans cette cathédrale célébrant une autre forme de sacralité, soudain, l'énergie d'un

« Le sentir est au connaître ce que le cri est au mot...

Les couleurs et les sons apparaissent comme des états du sujet expérimentant lui-même : « On est soi-même couleur et son »... La couleur demeure à sa place, elle exige du sujet qui la perçoit qu'il se déplace vers elle, qu'il la regarde, qu'il se saisisse d'elle activement... Tous ces aspects n'appartiennent pas à l'objet comme tel, ni même au seul sujet, mais bien à l'expérience perspectiviste du sentir, c'est-à-dire à la communication entre le Je et le Monde qui est vécue à travers le sentir...

c'est précisément dans la douleur que nous ressentons l'arrivée, l'irruption de l'autre : le monde. »



Erwin STRAUS
Du Sens des Sens

petit rectangle de couleur (28 x 17 cm) suspend mon errance. Avant toute autre forme de conceptualisation, il y a quelque chose qui suspend mon « ne-pas-y-être », *Wegsein*, caractéristique de la déambulation, de l'errance dans un lieu immense et pléthorique. Soudain, quelque chose, quelque part, une présence en appelle à la mienne. La manière dont se meut mon corps, dont s'orientent mes sens se transforme dans l'instant qui devient *Instant*.

Une temporalité de la rencontre s'inaugure. Il y a bien suspens de la relation sujet-objet. Il n'y a pas de recherche de perception, de compréhension, de connaissance... Comme le souligne si pertinemment le Dr. Erwin Strauss, psychiatre, ce qui se donne « n'appartient pas à l'objet comme tel, ni même au seul sujet, mais bien à l'expérience perspectiviste du sentir, c'est-à-dire à la communication entre le Je et le Monde, » d'où peut sourdre l'avènement d'un « entre-trois existentiel© » <https://artdo.be/l'entre-trois-existential> . Inauguré par Martin Heidegger (*Befindlichkeit / Stimmung*), repris par Viktor von Weizsaecker dans « *LE CYCLE DE LA STRUCTURE* », prolongé par Straus, Kimura, Maldiney, Blankenburg... et réactualisé par Tudi Gozé ou Bruce Bégout se joue ici la relation pathique / gnosique. Ma relation à l'œuvre s'inaugure sous le mode pathique, celui de la passibilité sensorielle de la chose qui se donne.

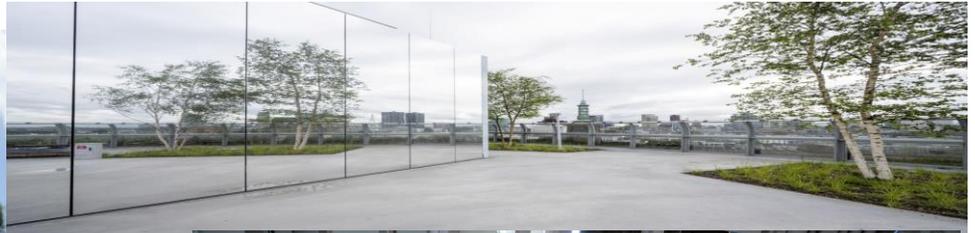
La dimension pathique s'est amorcée sans un pathos manipulatoire si ce n'est peut-être précisément un entrelacs de couleurs, une tension de blanc et de noir, des surgissements de formes dynamiques qui demeurent inidentifiables. Je ne resterai pas dans cette dimension pathique car l'envie de savoir le nom de cet artiste me taraude : Marlene Dumas, *Dead Man*. Bien évidemment, cet artiste dont j'avais découvert tout l'étendue de son art à la Biennale de Venise. « *Dead Man* » ! Je reprends du recul et, enfin, apparaît de l'indifférencié, de l'abstrait la forme d'un homme mort.



Comment ne l'avais-je pas vu plus tôt ? Ce basculement vers le figuratif s'avère irréversible. J'entre dans le gnosique. J'ai perdu cette relation à ce qui me semblait pure énergie. Je perçois, j'analyse. Ce qui vient de se passer se verbalise, est pensé et se partage avec le groupe. Telle est bien la différence entre le sentir et le connaître ? J'ai finalement traduit le sentir de l'énergie en un langage partageable mais la

chose s'est-elle pour autant donnée dans son essence ?

Quel moment évènementiel au cœur de ce dépôt que l'une d'entre nous dépeint comme suit



Le Dépôt à Rotterdam est un hôte accueillant et généreux. Dès l'abord, il n'est indifférent ni à la terre, ni à l'environnement, ni au ciel dont il permet que se reflètent la lumière des heures du jour, les nuages en voyage, ni à ses visiteurs. Il leur fait comprendre qu'il les voit. Mais ne cultivez pas quelconque narcissisme ! Levez les yeux au ciel et vous verrez qu'il offre support aussi à un jardin, avec ses bouleaux en bouquets et autres végétaux, qu'il s'agit bien d'un vrai pot de fleurs, ce qui lui donne sa spécificité par rapport à la Géode, à Paris. Sa destination n'est d'ailleurs pas la même.

L'intérieur renverse les mondes pour y abriter d'innombrables œuvres d'art, considérées différemment. Cathédrale de six étages des temps d'aujourd'hui, constituée de verre, d'acier, d'électronique, d'ascenseurs au rythme soutenu. Là, on marche sur les vitraux à pas feutrés. Les rayonnages dans la nuit peuvent apparaître soudainement, laissant voir ce qui pourrait faire penser à un bazar mais à y regarder de plus près là, tout y est méticuleusement rangé selon des critères bien précis. La proximité immédiate des ateliers de conservation et de réparation met en relief le caractère spécifique de ce lieu que l'on a des réticences d'ailleurs à nommer 'musée' car Le Dépôt échappe à cette nomenclature, renvoyant à l'organisation connue des grands musées nationaux où l'exposition apparaît immédiatement au bon vouloir des curateurs. Ici, ce n'est pas la priorité retenue. Sans y avoir accès directement, on peut toutefois voir sur de multiples rayonnages, des réserves d'œuvres qui se côtoient, se répondant à des siècles d'écart. On les imagine dialoguant dans la nuit redevenue profonde lorsque la minuterie activée par le contemporain, a accompli son action de donner l'opportunité d'éveiller les uns et les autres, en les exhumant de l'oubli.

De façon inhabituelle, ici, le travail plus souterrain est offert au regard : le processus continu du maintien en état des œuvres soulignant le conflit entre fulgurances artistiques et lente puissance du temps voué à les consumer. Lutte incessante de l'homme pour les protéger, leur offrir un abri vivant et non une sépulture et permettre de nourrir sensibilité, réflexion, pensée de ceux qui sont à venir. La technologie la plus avancée est là sous nos yeux pour pouvoir remédier à ces attaques et promouvoir, honorer la quintessence de l'intelligence humaine.

Ce lieu permet de ressentir à la fois humilité, dignité et vulnérabilité et d'être mené à un questionnement plus personnel: quel est mon site? Sans toutefois se laisser écraser par la masse des créations présentes mais en s'y nourrissant avec reconnaissance. Retrouver certains chefs-d'œuvre de Van Gogh, Dalí, Brueghel, Van Eyck, Rembrandt, Rubens, et autres artistes et prendre plus de temps à laisser exister l'œuvre de Mark Manders ou de Marlène Dumas.

Ce lieu méritait en effet la visite. Il est dans le fil de nos travaux, entremêlant en particulier les questions relatives à l'être, temps, espace, création, imaginaire, oubli, pensée et finitude. A travers le génie offert sous différentes formes en cet espace, il est donné d'apercevoir aussi le «clignotement» imperceptible de l'Être, à moins qu'il ne s'agisse de la puissance de l'imagination ! Mais alors quelle est la relation entre Être et imagination ?

EVALUATION

La question qui résonne encore est celle du site de la poésie et de l'attention qu'elle requiert, celle de la trace qui revient à l'origine

Le séminaire a été pour moi une préparation à « l'étroit passage » qui est proprement mien dans la rencontre inattendue de Richard Serra

Quelques mots personnels à la sortie de l'œuvre :



Partie pleine ma chair est prise par le trajet de métal
Angoisse de fermeture
Conduit à une liberté nouvelle, entière, syncrétique, lisse
Du simple naît toute la profondeur de l'être-avec.

Et au-delà de ce souffle...

EVALUATION

Evaluation du séminaire d'été 2022 à Lekkerkerk

*Processus de (dé)- symbolisation de ce qui se donne et s'est donné du réel
en vue de créer une réalité imaginaire aux marges du possible*

1

Ce séminaire, comme tous les autres auxquels j'ai eu la chance et le bonheur de participer ces dernières années, est une expérience unique d'enrichissement de mon expérience d'être humain simplement par la présence des autres participants.

2

Je respecte le choix des thèmes et le ton donné à ces séminaires qui reflètent le cheminement d'Ado. Tout le monde y trouve son compte.

3

En ce qui me concerne, je vis le séminaire comme une bouffée d'air frais, loin de la médiocrité ambiante. Non pas que nos médiocrités ne nous suivent pas, où que nous allions, mais lors des séminaires, nous les mettons à mal. Et ce n'est pas peu.

4

A nouveau, après Venise, je fais un peu plus la paix avec la richesse. Combien de pays au monde ont les moyens de construire une œuvre d'art architecturale pour sortir de ses caves sa collection d'œuvres accumulées sur presque deux siècles.

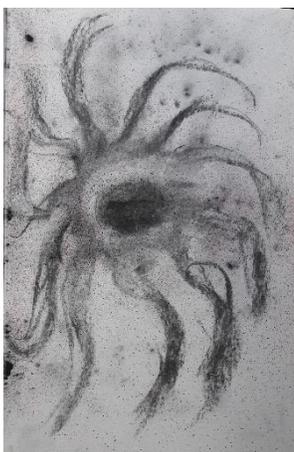
4

Concernant le sujet-même du séminaire : le processus de symbolisation et de désymbolisation, il m'a ouvert une piste de réflexion sur laquelle j'hésitais à m'engager car je me croyais trop occupé à me débattre avec le réel.

Or, le réel et l'imaginaire ne font qu'un pour un être humain. Nous sommes toujours dans la représentation et l'interprétation. Et la désymbolisation est elle-même symbolisation, mais symbolisation enrichissante.

EVALUATION

« Désymbolisé ce qui s'est déjà donné pour ouvrir quelque chose de l'imaginaire, une autre réalité qui est soit inféodé à la raison soit en marge du possible » - Ado



L'Absolu - Damien - Été 2022

Cette phrase par laquelle Ado s'engageait sur la voie suffirait à elle seule. D'aucuns nommerait cela « *Lâcher prise, prendre du recul, suspendre ... etc* » quand il s'agit d'abord de s'éveiller à l'inexorable processus de symbolisation qui nous a précédé, héritier-dépositaire d'un regard déjà préconstruit, et dont nous poursuivons, souvent pour le renforcer, la lente tâche et ce jusqu'au voilement du monde « real ». S'éveiller pour, à rebours, pierre par pierre, déconstruire le mur de connaissance et déployer une autre relation au monde fertile d'imagination par laquelle d'autres symbolisations prendront place Provoquer l'éveil d'une disponibilité pour un possible dont le contour est encore obscur et l'issue incertaine. J'ai mesuré à quel point il n'y avait de processus imaginaire possible que dépris d'une quelconque intentionnalité et avec elle de tout ego. Dès lors qu'un « **Je** » entreprend d'imaginer, il ne peut que pâlement répéter ce qui est déjà quelque part en lui inscrit et déjà symbolisé.

Se laisser fissurer et laisser sourdre à fleur de fusain l'intuition du sentir qui se meut et anime tout le corps jusqu'à cette trace laissée, cette tâche noire dans le petit carnet. Résister après coup à les réduire-inscrire, au risque de les coaguler, dans une direction de sens. Les garder précieusement dans leur pouvoir de retentissement. **L'Imagination est dynamisme organisateur – Ado**

J'ai pris conscience qu'une de mes plus grandes souffrances est d'avoir conscience de vivre dans un système organisateur privé de dynamisme sans trouver la force de m'en arracher et trouvant refuge dans la rêverie.

Puis nous sommes entrés dans une dimension plus fondamentale ou fondative du symbole qui m'a souvent porté parfois perdu.

Porté par l'importance du geste ce qui fait dire à Ado que **les objets ne sont finalement que des réseaux de gestes**. C'est ce qui distingue certains objets de certaines choses, quand ceux-là ne sont que de simples réseaux de gestes, alors que celles-ci sont des réseaux de gestes intonnés. C'est tout ce qui distingue les objets réalisés de la main de l'Homme de ceux réalisés par une machine. Cette dimension réticulaire de l'objet disparaît avec la massification. Je perçois mieux corporellement comment cette gestuelle, celle par laquelle mon corps se meut dans l'espace me permet de sentir si j'y suis ou n'y suis pas.

Parfois un peu perdu par l'épaisseur de l'analyse durandienne entre les différents symboles thériomorphes, nyctomorphes, catamorphes, ascensionnels et leurs régimes. Si cela de façon parcellaire résonne, j'éprouve une certaine difficulté à assembler le tout dans un paysage au sein duquel je saurai m'orienter. Il me faudrait reprendre à nouveaux frais cet immense travail de Gilbert Durand, tant je sens l'intrication profonde et transculturelle des processus de symbolisation. Aucune activité humaine n'y échappe et j'ai pu faire des liens étroits et forts entre la « taxonomie » élaborée par Gilbert Durand et mon observation du monde entrepreneurial.

Le travail du fusain me fut plus aisé que celui entrepris l'année passée avec l'encre, plus subtile à maîtriser et dont l'exigence vis-à-vis du geste postural est sans pardon. *Quand le fusain est à la main, l'encre est au pinceau.*

Ce séminaire fut le douzième. Douze étés de cheminement et d'ouverture qui ne cesse de m'exister, douze étés pour lesquels je remercie chacune et chacun au fil de leur présence et absence. Douze étés dont je tiens à remercier Ado tant je sais qu'ils sont au fil des ans portés par une exigence sans cesse renouvelée et exacerbée. Douze étés qui me demanderaient pour chacun d'entre eux encore douze années de travail pour en venir à bout ... j'aurai alors près de deux-cent ans. Irai-je jusqu'au bout ?

EVALUATION

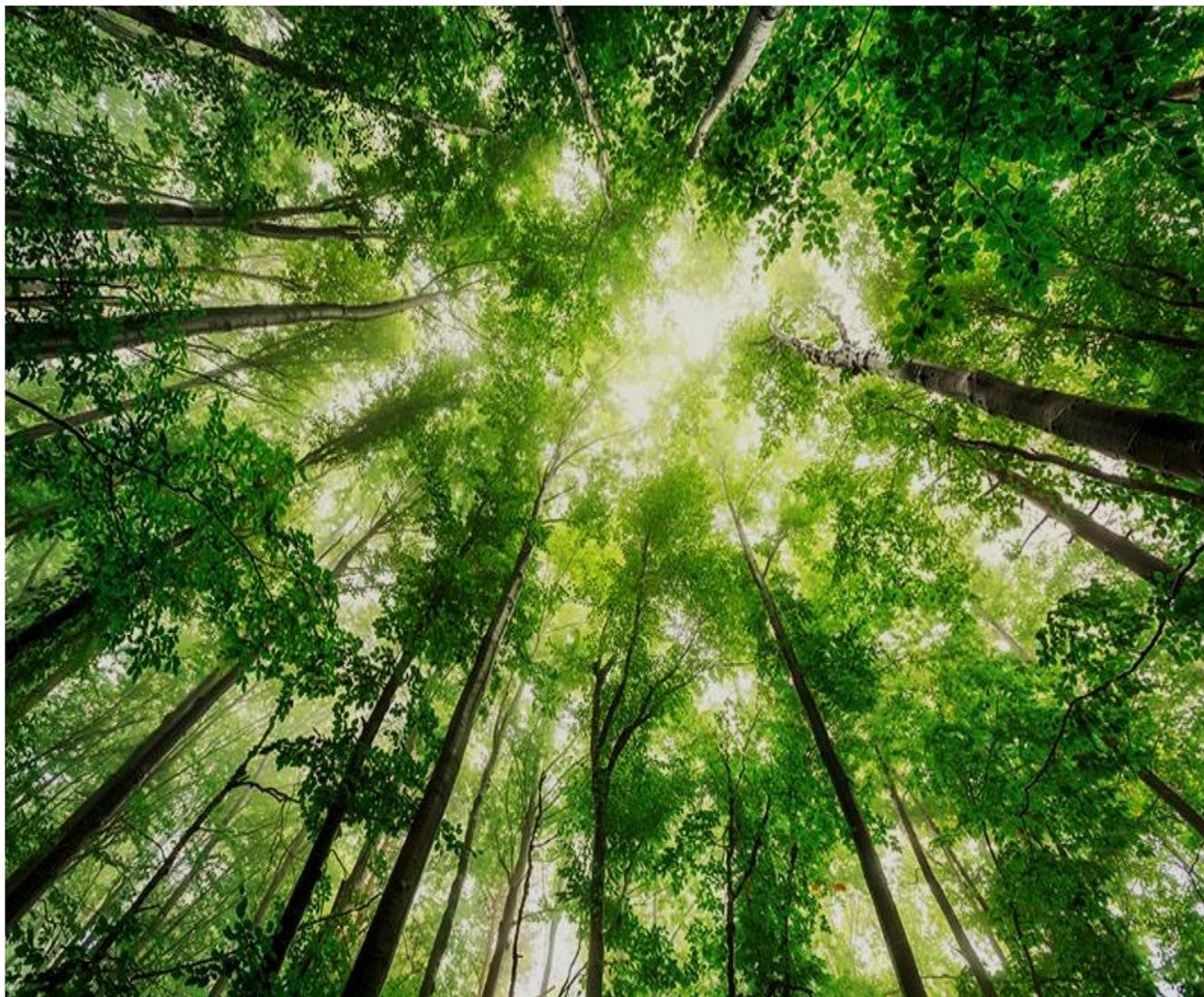
EVALUATION SEMINAIRE D'ETE EN HOLLANDE JUILLET 2022

"Transmutation perceptive"

Traversée expérientielle du cheminement heideggérien

du "sens de l'être" à une "topologie de l'Être"

Ceux, celles, présents aussi durant ce séminaire.



Quelques réminiscences...

Ce séminaire a une fois de plus tenu ses promesses de qualité de contenu et de présence permettant le déploiement du thème retenu. L'appréhension de la richesse de l'imagination et de ses formes à profusion, ouvrant des champs inexplorés, nous ont invités à requestionner sans cesse répétitions, croyances, pseudo-vérités émises par la doxa. Nourris d'œuvres d'artistes, de penseurs, d'écrivains, de conceptualisations différentes au cours des temps, de visites in situ, ce séminaire nous a donné la possibilité de questionner nos propres matrices de pensée et cependant constater les grands schèmes narratifs des mythes et stable synthèse des archétypes qui structurent puissamment l'esprit humain.

Foisonnement des approches de la question du symbole, de son orientation diurne, nocturne, ou mystique et de la possibilité de sa transformation du sémantique au sémiologique, avec, dans le fond d'où ont résonné des échos eux-mêmes venus de l'Urgrund et même de l'Abgrund, la ligne directrice discrète, heideggerienne

Gormley et les matières différentes avec lesquelles il s'allie, fait subir aussi torsions et expansions, suturant les parties de son propres corps moulé, invitant au-delà de la simple représentation de ses œuvres placées à l'intérieur et extérieur, abritées ou exposées, à un déplacement existentiel.

Le petit cahier anodin, semblait-il, avec en effigie un presque chérubin à qui, vu l'ouverture de ses sens, l'on pourrait prêter les mots, à disposition: «Capture la vie!». Il ne sait cependant pas s'y bien dire. « Le petit Cahier Noir », pour ne pas le confondre avec d'autres, devint le dépositaire de la force du symbole en action, de son ambivalence et de sa polysémie. Phénomène de champ.

Déchirure, violence, distance, réflexion, fond disponible, souple, déjà travaillé, métamorphose, pensée, donnant à élargir et élaborer la puissance première de l'affect, non moins importante.

Autre aspect que peut proposer la dimension symbolique, vue d'un autre point de vue : ouverture, présence, invitation, échange sans y voir la moindre violence. Dimension diurne et nocturne de l'imaginaire. Différentes matrices à l'œuvre non cousues de fil blanc. Ne pas chercher à les joindre précipitamment, ni à les séparer. Laisser d'abord dans l'indétermination et tenter des pas. Paroles échangées dans des lieux de haute intensité, permettant d'accéder à autre chose, inattendue. Autres chemins possibles insoupçonnés s'esquissent et en même temps point d'appui trouvé, momentanément. «Le petit Cahier Noir» a désormais une âme. D'un parmi d'autres, passant par le «ventre d'un monde», il abrite un dialogue intime qui le rend unique.

Ce séminaire entremêlant ainsi, théorisation, découvertes et dimensions plus concrètes, plus impliquantes, plus en lien, a permis que naissent dans l'expérience des instants significatifs mémorables.

Merci infiniment, cher Ado, pour votre implication et la qualité de votre transmission et partage.

EVALUATION

J'ai apprécié l'accueil, simple et naturel. Le respect, la discrétion, la retenue, la délicatesse, autant de mots pour qualifier les moments et les personnes.

Le contenu philosophique était évidemment peu abordable pour moi mais d'y avoir baigné a certainement laissé des traces... le temps révélera des choses...

Mon ressenti à l'issue directe du séminaire était: une bulle d'air ouverte. Pendant le séminaire je me suis sentie comme dans une bulle protectrice du quotidien mais ouverte sur l'extérieur: le groupe et l'expérience vécue ensemble. Aujourd'hui, j'essaie de créer cette bulle en moi pour évoluer en harmonie au quotidien.

EVALUATION

Comment *revenir* sur le séminaire sans s'en *dépendre* ? Comment, sans se donner l'illusion de la moindre prise sur ces instants, les laisser affleurer à la langue ? Et puis, qu'est-ce qu'évaluer ? Non pas juger, mais peut-être, sentir ce qui se révéla de valeur ? Se laisser pénétrer par cela, qui revient. Inutile de parler de ces moments, si précieux, où des rencontres se sont données. Si rares, comme ce jardin de fleurs surgi au coeur de rien. Par sa lecture du livre de Gilbert Durand, et la richesse de ses commentaires, Ado m'a offert de traverser le pont d'une existence – de le voir, de le prendre en considération. Ayant grandi dans un environnement éminemment diurne, il y a le danger de s'être compris, erronément, à travers son prisme dualiste. Le régime diurne, en son rationalisme, ses dualismes (corps – esprit...), sa valorisation du sujet – « héroïsme » –, fut dominant dans ma culture d'origine, mon éducation (religion, famille, école). Et cependant, mes éprouvés les plus importants, ceux qui m'ouvrent à la création, à la rencontre, au partage, sont de nature nocturne. Artistiquement, la métamorphose la plus profonde, dans laquelle Ado m'a accompagné, a consisté – et se poursuit, d'ailleurs... – à passer d'une expression égocentrique (qui était, dans mes tentatives, antagonistes de l'héroïsme diurne : agie par la mondanité en se

dirigeant contre elle), à un art faisant signe vers une *participation* au monde (non au sens mondain du terme, mais en ce sens étymologique, où par le mot latin *mundus*, l'on tentait d'imiter le mot grec *kosmos*). Rendre le monde au cosmos, par le geste créateur, participant du Tout. Accueillir la puissance du féminin. Ouvrir les yeux dans la nuit. Il me semble suivre deux auteurs, dans une sorte de fil d'Ariane, labyrinthe d'une transformation. Martin Heidegger, par une lecture intensive d'*Être et Temps*, puis des *Beiträge* ; François Cheng, par la découverte de ses écrits sur la peinture, et la poésie chinoises. C'est une autre temporalité que je découvre avec eux. Celle de l'encre, agie par le pinceau, ou la plume ; celle d'une écriture, qui est révélation, de ce qui s'absente. Celle de *lieux* de création trouvant leur raison propre, et qui, bien qu'autre que moi, m'ouvrent à la présence. Tout reste à découvrir. Merci, Ado.

EVALUATION

Plongée dans les abysses de l'âme humaine, de ses archétypes et de ses symboles. des planètes vibrantes et influentes par leurs flux puissants d'une temporalité , je vais... sans peu de résistances, goûtant à ce qui s'offre, le meilleur comme le pire Le meilleur il y a eu !

Le carnet noir m'éclaire.

L'obscur prend sa place au grand jour, confiante par mon regard intérieur et dans ce Le-là face à celui qui me voit .

EVALUATION

Les ouvrages de G. Durand, *Structures anthropologiques de l'imaginaire* ou de Marc RICHIR en dialogue avec Sacha CARLSON, *L'écart et le rien*, découlent d'une foule de connaissances, d'érudition et de raisonnements pensants. En extraire l'essence du processus de symbolisation ou de dé-symbolisation n'est assurément en rien une tâche aisée. Il y a eu plusieurs diapositives, accompagnées de leurs explications, auxquelles je n'ai pas été à même de m'ouvrir. Comprendre comment un individu symbolise est par ailleurs important. Nous créons tous notre réalité imaginaire qu'elle soit inféodée à la raison ou en marge du possible ; nous symbolisons en dehors de la raison. L'homme n'aspire-t-il pas à tendre vers « *ce qui le dépasse* », vers le « *haut* », vers le « *divin* » ? Une phrase d'Heidegger concernant la tâche de la pensée refait surface : « il s'agit de provoquer l'éveil d'une disponibilité de l'homme pour un possible dont le contour demeure obscur et l'avènement incertain ».

Appréciant la valeur de la lenteur dans plusieurs circonstances de l'existence, je retiens la phrase : « Ce qui distingue affectivement la descente de la fulgurance de la chute, comme d'ailleurs de l'envol, c'est sa lenteur. »

Des moments d'exercices pratiques ont allégé et agrémenté les trois jours de séminaire théorique. C'est ainsi que les « petits carnets » ont acquis une intimité de plus en plus personnelle au fil du travail avec les fusains, la plume, l'encre et la bombe de peinture acrylique.

L'expérience au Musée de la Fondation VOORLINDEN fut intense tant par la découverte de la collection permanente que par l'exposition temporaire de l'artiste Antony GORMLEY, qui réalise de nombreuses sculptures à partir du moule de son propre corps.

Le domaine privé, Clingenbosch, à quelques centaines de mètres du musée, abrite plus de soixante sculptures d'artistes différents. Chacune a bénéficié d'une minutieuse recherche quant à son emplacement par excellence, sachant qu'une sculpture se transforme en fonction de l'espace dans lequel elle est installée.

L'être-ensemble, avec des participants et participantes aux qualités humaines exceptionnelles, a rendu possible épaisseur et profondeur, cheminant la présence dans la traversée expérientielle de ce séminaire d'été 2022.

EVALUATION

Il n'est plus seulement question de « cheminer ». Le séminaire marque une urgence à transformer notre manière d'être. Urgence à être « présence qui questionne », à « pousser les frontières », à « questionner le site où nous nous trouvons ».

Une autre manière de regarder le monde est à explorer au-delà des limites et à partager dans l'expérience du corps. « Oser communiquer quelque chose à l'autre dont je ne possède pas la finalité. ». (Dé) symboliser.

De l'eau, des canaux qui relient. Une certaine mélancolie. Se fondre dans ces paysages du nord et se laisser aller aux pensées éphémères, aux sensations de bien être avec déjà une espèce de nostalgie. Le carnet est là, un prolongement de soi à partager. L'intimité même. Se laisser faire par la plume, le charbon, le doigt. « Accepter le souffle qui se donne et passer ».

Un ballet dans le champ, un pas de côté, des mondes qui se parlent dans la langue du fusain, dans « l'expérience du corps ». Gormley.

Les sculptures de Gormley, troublent en effet la perception, multiplient les dimensions, les possibles, forcent à intégrer par le corps et par la matière un espace imaginaire plus grand, plus ample, sans limite, plus abstrait et pourtant si concret. IL déstabilise et n'en finit pas d'interroger.

Du séminaire émane également une tendresse de chacun qui m'accompagne.

Pour ce partage, pour toutes ces ouvertures du possible,

Merci à chacun

Merci Ado



Ainsi s'achève ce prolongement de ce douzième séminaire d'été, merci à tous les participants pour leur confiance, leur implication, leur accueil et engagement...



Ainsi commence pour moi le travail, déjà amorcé l'an passé, de préparer le treizième séminaire d'été :

Séminaire d'été 2023 à Vresse / Semois
du vendredi 21 juillet 19h au jeudi 27 juillet 19h
Du péril de la modernité à l'im-pré-sens-able
De l'im-pré-sens-able au péril de la modernité

Toute information : <https://artdo.be/seminaire-d-ete-2023-le-peril-heidegger>

Inscription à partir du 15 janvier en envoyant dans un premier temps un mail à artdofoundation@gmail.com pour s'enquérir s'il y a encore une place disponible.